CLÉMENTINE,

OU

L'ÉVELINA FRANÇAISE.

De l'Imprimerie de CHARLES, rue Thionville,
n° 36, vis-à-vis celle Christine.

CLÉMENTINE,

OU

L'ÉVELINA FRANÇAISE,

PAR Mde DE BEAUFORT D'HAUT-POUL,

DÉDIÉE

A MADAME D'HAUT-POUL,

Née DE VARÉGUES DE GARDOUCH.

TOME II.

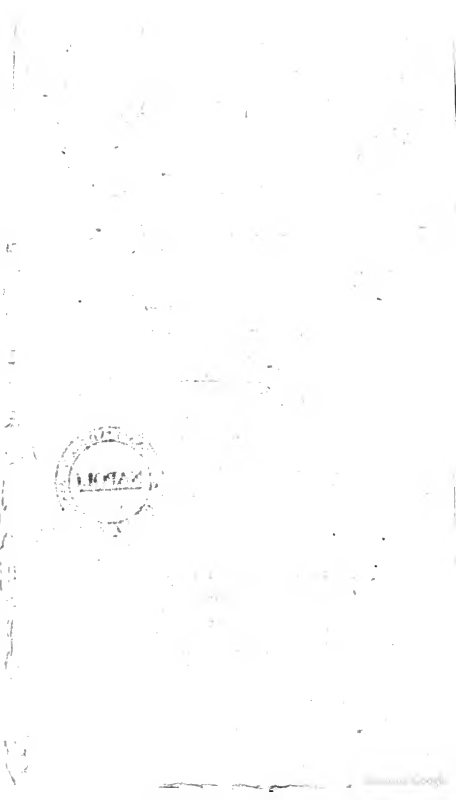


A PARIS,

CHEZ LÉOPOLD COLLIN, LIBRAIRE,

Rue Gît-le-Cœur.

1809.



CLÉMENTINE

OU

L'ÉVELINA FRANÇAISE.

LETTRE XXXVI.

Clémentine, marquise de Valcé, à madame de Silly.

Paris, 6 février.

Elle est enfin passée cette fête pénible dont j'ai fait les honneurs avec embarras, dont j'ai crains jusqu'aux plaisirs ! Ma tante avait ordonné son bal avec un goût qui tenait moins de la magnificence que de la grace. La décoration, les rafraîchissemens, le repas se ressen-

taient également de cette aimable ordonnance. Peu faite à cette espèce de magie, j'ai ressenti quelque trouble et un secret plaisir. Il fut court; un souvenir me rendit bientôt à moi-même. Je m'aperçus alors avec quelque surprise que j'étais l'objet de tous les regards, je les attribuai à leur vraie cause : on ne m'a pas encore vue, mes malheurs ont fait du bruit... J'entendis murmurer autour de moi les noms de Valcé, de ladi Felmore. Mon enchantement se dissipa.... Un embarras que je ne pus vaincre se mêlait à tous mes mouvemens; mais les soins dont j'étais chargée, les caresses de Félicie, m'arrachèrent à mes réflexions.

Ma tante avait rassemblé les femmes les plus agréables et les jeunes personnes les plus belles.

Leur parure légère, leurs graces, cet air de plaisir répandu sur toutes leurs fraîches et charmantes physionomies m'enchantaient.

Un bal où l'on n'est pas remarqué, où l'on peut porter un esprit libre, un cœur heureux, est une fête délicieuse : la jeunesse, la joie les graces semblent s'être invitées et réunies.... Mais de quoi puis-je encore jouir ? Les amusemens ne sont que de courts intervalles à ma douleur; il semble qu'elle me devient plus nouvelle et plus sensible après un moment d'oubli.... Pourtant, mon amie, à travers tant de troubles et de tristes pensées, j'ai su me créer un plaisir fait pour mon cœur.

Parmi cette foule de jeunes gens, je n'en vis aucun qui frappât, comme

Valcé, au premier abord. Aucun ne réunissait, comme lui, à une physionomie pleine d'ame la régularité des traits, l'élégance et la simplicité. Ce secret hommage rendu à l'objet de mon choix, répandit un doux intérêt sur ce qui m'était d'abord indifférent. Ah ! mon amie, ne croyez pas que je puisse l'oublier; non, Clémentine n'est pas née pour l'inconstance. Songez que j'aime Valcé depuis que je sais aimer, qu'il eut le premier sourire de mon enfance, que son nom fut le premier que je prononçai. Jeux, études, plaisirs, chagrins, il a tout partagé ; nul souvenir ne s'offre à ma mémoire sans son image. Hélas ! c'est quand un lien plus durable, plus intime rapproche et confond nos destinées, qu'il me fuit

et m'abandonne ! Valcé, cher et cruel Valcé, reviens.... l'amour te pardonne... Adieu, ma tendre amie; en sortant du bal j'ai voulu vous écrire. Le besoin de repos me force à quitter la plume.

LETTRE XXXVII.

La Vicomtesse Félicie de Blinville au Chevalier d'Orsy.

Paris, 9 février.

Je connais, mon cher chevalier, tous vos moyens de séduction, je sais le nombre de vos succès et ne suis pas suprise que tant de rapides conquêtes vous aient donné une si douce confiance en vous-même : celle-ci ne sera pas facile, il faudra employer des ressources multipliées. Je vais vous dire des choses assez humbles; mais, entre nous, la dignité ne sert à rien : depuis long-temps je prétends plus

à votre confiance qu'à votre respect : nous nous connaissons parfaitement, la franchise est devenue la base de notre charmante liaison. Jusqu'à présent, mon ami, vous n'avez rencontré que de ces femmes dont on triomphe, ou de celles qui se défendent, comme moi, par calcul et non par vertu. Cette femme-ci, mon cher chevalier, vous coûtera bien d'autres soins; elle est sensible et vertueuse, ses goûts sont innocens. Elle aime d'ailleurs son mari, et se fait un devoir de son amour.

Je désire vos succès plus que vous-même, les besoins de la vengeance sont les plus vifs pour moi. Je vous désire trop de gloire pour ne pas prévoir les difficultés; rien n'est impossible cependant : toute femme

peut être vaincue, ou du moins toute femme peut être soupçonnée. Si celle-ci échappait à nos séductions, armons-nous des apparences; c'est d'elles que se défient le moins les honnêtes femmes : elles sont là-dessus d'une simplicité ravissante. Le public croit tout ce qui plaît à sa naturelle méchanceté; nous ravirons du moins à Clémentine l'estime générale, si nous ne pouvons l'empêcher de la mériter.

Ne craignez rien de M. de Blinville : sa fille m'appartient absolument, comme tout ce qui dépend de lui. Mariée très-jeune à un vieillard bon et respectable, il me fut aisé de le captiver : je le rends parfaitement heureux, et c'est une de mes ruses. Personne, mon cher chevalier, ne soigne son bonheur

autant que moi : rien ne m'échappe ; sous l'apparence de l'étourderie je cache mon adresse et mon art. Avec l'air de ne songer à rien, tout ce que je fais paraît senti ; sous un voile léger je dérobe un vrai caractère. Dès ma plus tendre enfance, mon imagination s'élançait vers l'avenir et s'y traçait un plan de félicité. Le mouvement, le plaisir, l'intrigue, le succès, se peignaient à mon esprit sous des couleurs vives et brillantes : un instinct de coquetterie m'animait et me donnait déjà le secret désir de plaire. La dépendance à laquelle les femmes sont condamnées, leur peu d'influence me révoltaient. Socrate appelait la beauté *une courte tyrannie*, je résolus de l'exercer. Je n'étais pas belle, mais je devinais tout ce

que l'art pouvait ajouter à quelques graces naturelles ; je me promis d'être jolie : il me tardait de voir arriver l'instant heureux de développer mes charmes et d'établir mon empire. J'eusse, avec ces penchans vers la gloire, été peut-être un grand homme : ces qualités placées différemment, n'ont produit qu'une coquette. Cette coquette plaît, commande, dispose du cœur, du repos d'un monde entier : elle paraît, on se précipite sur ses pas ; elle inspire la crainte, elle répand l'espérance.

Tous les cœurs sont émus, le sien reste en repos.

On parla enfin de me marier : c'était le moment que j'attendais. Jusque-là renfermée avec une gouvernante sans instruction, ou pré-

sente à des parties de jeu, près desquelles assise en silence et dans l'immobilité, je n'avais pu qu'écouter, réfléchir sur ce que j'entendais, préparer mon esprit à un avenir prévu et désiré, on craignit que l'âge de M. de Blinville n'effrayât mes dix-huit ans : ce fut précisément cet âge qui me décida. Etre soumise à un mari n'était pas dans mon plan, il m'en fallait donc un qui n'eût point sur moi l'empire de l'amour, et sur qui ma jeunesse me donnât de grands avantages.

Je sacrifiai les premiers momens de mon mariage à gagner la confiance de mon mari, à me faire aimer de sa famille, adorer de ses gens, à me former dans le monde une réputation. Celle de femme respectable m'eût été facile à obtenir ;

mais par la suite cet engagement eût été pénible. La légèreté, du goût pour les amusemens de mon âge ne m'enlevaient rien pour le présent, et m'accordaient tout pour l'avenir : je la préférai. Mon mari, charmé lui-même de ma gaîté, est le premier à rassembler autour de moi tous les plaisirs; le public, accoutumé aujourd'hui à mon inconséquence, ne s'en occupe plus. Il est convenu généralement que je suis étourdie, mais sage. Une passion eût fait écrouler tout ce léger édifice; mais une passion ne convenait pas plus à mon cœur qu'à mes projets. Des goûts variés donnent en général toutes les jouissances de l'amour, et en évitent toutes les peines.

Les hommes d'ailleurs rendent si

raremen t heureuse une femme sensible ! D istraits par les affaires ou par leur é tat, livrés de bonne heure à ce plaisir qui altère toujours la délicatesse, s'il ne la détruit entièrement; enchaînés par le désir, ils s'échappent avec lui, et ne méritent ni un sentiment qu'ils n'apprécient point, ni une victoire qu'ils dédaignent sitôt qu'elle est obtenue. Je résolus de fuir ces longues et tragiques émotions, et, pour échapper à l'empire des sens, je me promis de ne leur rien accorder. M. de Blinville n'était plus d'âge à les troubler ; je jouissais du double empire de commander aux autres et à moi-même, lorsque je vous rencontrai. Votre réputation, vos succès m'inspirèrent le désir d'attirer votre hommage. J'employai

pour vous enlever à mes rivales tout ce que j'avais de séductions : vous résistâtes long-temps à me sacrifier la belle madame de Thémines ; je l'emportai enfin sur elle. Le bruit de cette rupture, la douleur de la marquise flattèrent ma vanité. Je crus à votre amour, j'espérai vous captiver en vous résistant ; mais, aussi adroit que j'étais coquette, vous vouliez triompher pour me sacrifier à mon tour : nous nous attaquâmes en ennemis sûrs de leurs armes. Cette lutte égale nous apprit à nous connaître. Je devinai vos projets, vous jugeâtes les miens : persuadés tous deux que nous ne pouvions nous tromper, nous y renonçâmes. Nous ne fûmes point amans, mais nous devînmes amis. Depuis j'eus vos secrets,

vous fûtes dépositaire des miens; vous aidâtes à mes succès, j'accélérai les vôtres : nos perfidies furent en commun, et je ne me suis point repentie de vous avoir choisi pour ami. Semblables aux augures, nous rions quelquefois en nous rencontrant; mais, discrets comme eux, rien ne nous échappe : soyons légers dans nos plaisirs, dans nos projets, sages et prudens dans nos actions. Laissez-moi vous conduire au bonheur, à la fortune, et comptez sur Félicie.

Quant à Valérie que vous ne connaissez pas encore, elle est belle; son caractère est froid, profond, réservé; son esprit est cultivé : ce sera une femme estimable, à laquelle un jeune fou comme vous ne convient guère; mais elle sera fidèle par principes : je ne crains

pas de vous la donner, parce qu'elle sera sage malgré vous-même et heureuse par indifférence. Elle a une de ces ames que rien ne saurait émouvoir : en conscience on peut bien ne pas songer au bonheur de ceux qui ne sauraient pas le sentir. Je veux vous mener à l'abbaye aux Bois ; si Valérie ne vous impose pas trop, je parlerai de vous sur-le-champ à M. de Blinville. Donner à ma belle-fille un mari de votre tournure ajoutera à l'idée que l'on s'est faite de ma tendresse pour elle, peut-être y sera-t-elle sensible.

Mais, adieu; il est tard : il faut faire une toilette et se rendre chez madame d'Hervillé.

du lieu. Dorval avoit été pour elle un consolateur, un appui; arrivés à Paris, il continua à se rendre nécessaire à la jeune veuve par ses conseils sur ses affaires, et par sa société pendant les premiers temps de son deuil, où elle ne recevoit que ses parens et lui. Dans ce temps, il avoit, à diverses reprises, sondé ses sentimens sur un second mariage, et toujours elle lui avoit fait de ces réponses évasives que l'embarras dicte, et que la crainte d'affliger un homme aussi épris qu'elle croyoit Dorval, lui avoit fait préférer à un refus bien clair et bien formel; et Dorval étoit parti de là pour prendre avec elle le ton d'un amant sûr d'obtenir sa main. Les parens de Mélise crurent Dorval destiné à devenir son époux, et Dorval étoit bien fait pour alarmer les prétendans à la main de Mélise.

Il étoit plein d'esprit ; sa figure étoit belle, sa taille noble, sa conversation brillante. Mélise, qui s'en croyoit passionnément aimée, commençoit à penser que le plaisir qu'elle éprouvoit à le voir et à l'entendre, pourroit bien la mener à un sentiment qu'elle ignoroit ; et l'habitude de le distinguer depuis long-temps comme ami, fortifia cette erreur d'un cœur qui n'avoit pas encore senti l'amour. Elle pensoit de bonne foi que jamais amant n'avoit aimé avec autant d'ardeur et de franchise que Dorval. Elle le voyoit *tous les jours* un moment ; ce qui lui paroissoit une assiduité parfaite : la quittoit-il pour aller au bal de l'Opéra, au spectacle, ou à une soirée, il avoit toujours *de si bonnes raisons* à lui donner, qu'il n'y avoit pas moyen de lui en vouloir. Au bal de l'Opéra, il alloit chercher dans la foule un homme

dont il ignoroit l'adresse, auquel il falloit absolument qu'il parlât, et qu'il avoit le malheur de ne rencontrer nulle part; au spectacle, il n'y alloit que pour des raisons particulières, il ne s'en soucioit point du tout, il avoit une lettre à remettre à un homme qui devoit se trouver dans la loge pour laquelle on lui avoit donné un billet; à une fête où il avoit promis de ne faire qu'une courte apparition, il avoit attendu un ami qui devoit lui faire une réponse touchant l'affaire de son procès, et cet ami n'étoit arrivé qu'à minuit. Alloit-il souvent chez une autre femme, et lui étoit-il impossible de le cacher à Mélise, cette femme se trouvoit être un peu sa parente, ou bien il avoit eu pour camarade de collége son frère ou son mari. Lorsque l'année du deuil de Mélise fut écoulée, et qu'elle parut dans le monde, le rôle de Dorval de-

vint plus aisé d'un côté, et plus difficile de l'autre. Il pouvoit se livrer sans contrainte à son attrait pour l'amusement, aller au bal à la suite de Mélise, au spectacle avec elle, et jouir même d'un plaisir de son goût, en se montrant en public sous l'aspect toujours flatteur d'un homme préféré par une femme charmante et digne de tous les hommages. Mais son assiduité auprès d'elle n'effrayoit pas tous les jeunes gens accoutumés à offrir leurs vœux à une beauté nouvelle qui entre dans le monde, entourée de tout l'éclat de la jeunesse, des grâces les plus séduisantes, et d'une fortune considérable. On ne crut pas même qu'il fût absolument impossible d'éloigner Dorval. Des parens de Mélise, et sur-tout madame de Courcy qui l'avoit élevée, et qui ne pouvoit souffrir Dorval, observèrent à la jeune veuve qu'il pouvoit

bien y avoir dans l'amour d'un homme sans fortune pour une femme maîtresse d'un grand bien, quelques motifs d'intérêt; on ouvrit les yeux à Mélise sur la conduite légère de Dorval, et sur sa manière leste de l'aimer; enfin on lui fit entendre qu'elle risquoit sa réputation en recevant toujours dans l'intimité d'une société aussi circonscrite que la sienne, un homme qui se plaisoit à faire croire par-tout qu'il étoit destiné à devenir son époux, et se donnoit hautement vis-à-vis d'elle, sans qu'elle-même s'en aperçût, les airs d'un amant avoué. Mélise, effrayée, se décida à quitter Paris pour aller s'établir à son château de Bois-Fleuri, qui n'en étoit qu'à trois lieues, avec la bonne tante, qui depuis un an demeuroit chez elle, ainsi qu'Adeline et Isaure de Cléranvaux, ses nièces qui la suivirent aussi à la campagne. Mélise pria tout

ce qu'elle connoissoit de monde à Paris d'y venir les mardis, et engagea ses amis à l'y aller voir souvent. Bois-Fleuri étoit trop près de la capitale pour qu'elle offrît à personne des appartemens au château; et par ce moyen-là Dorval se trouva un peu écarté.

Il n'avoit pas d'équipage et n'étoit pas assez bien dans ses affaires pour prendre une voiture tous les jours. Souvent le temps n'étoit pas assez beau pour lui permettre d'aller à Bois-Fleuri à cheval; et arriver crotté et mouillé, n'est pas un costume fort agréable pour un amoureux. Il pouvoit se faire mener, mais rien ne donne d'ailleurs l'air moins conquérant; il en résulte sur-tout le désagrément d'être ramené, de ne pouvoir ni arriver seul, ni rester le dernier, et d'être souvent obligé de s'en aller lorsque l'on en a le moins d'envie. Dorval trouva donc son nou-

veau genre de vie aussi fâcheux pour ses projets qu'humiliant pour son amour-propre; il en prit de l'humeur, le témoigna souvent à Mélise (car il passoit rarement quatre jours sans l'aller voir), et lui parut de jour en jour moins aimable. Plusieurs traits piquans qui lui échappèrent, qu'elle supporta avec douceur, portèrent une atteinte sensible à son amitié pour lui. Dorval qui, avant l'expiration du deuil de Mélise, n'avoit pas osé lui proposer ouvertement de lui donner sa main, et qui depuis ce temps avoit trop bien prévu les obstacles que lui opposeroient les conseils des amis de l'intéressante veuve, fondoit sur l'inexpérience et la candeur de Mélise ses espérances les plus flatteuses; il se croyoit sûr de lui persuader que depuis long-temps elle lui avoit donné le droit de se croire certain d'être un jour

son époux. Mais lorsqu'il la vit s'établir à Bois-Fleuri, éviter de lui fournir les occasions de lui parler en particulier, et le recevoir tous les jours avec un peu plus de froideur, à mesure qu'il lui montroit davantage un mécontentement qui prenoit un caractère d'arrogance et de hauteur dont elle étoit blessée, il ne lui rendit plus de visite où il ne fît, avec une vivacité maladroite, une sortie contre les coquettes, en lui lançant un coup-d'œil significatif. Alors Mélise rougissoit, et des larmes venoient mouiller ses paupières. Non, assurément, la pauvre Mélise n'avoit pas été coquette avec Dorval; elle n'avoit jamais songé à vouloir faire sa conquête; elle l'avoit franchement aimé d'amitié, elle avoit été touchée de l'amour qu'elle imaginoit lui avoir inspiré; et si elle crut un instant que son sentiment pourroit bien être de la

t'arraches point à tes sombres rêveries. O Valcé, Valcé ! un secret sentiment me dit que je te suis moins chère ! C'est la beauté de ton épouse qui me rend coupable ; tu m'accuses, parce que tu la regrettes ; tu voudrais me trouver des torts, pour avoir le droit de me punir. Perds, ingrat, perds cette vaine subtilité ; je t'aime, je t'adore, je meurs si tu m'abandonnes. N'espère jamais que je te cède : tu es à moi, et je ne reconnais ni ton hymen, ni des lois que la nature réprouve et que l'amour désavoue. Ne crois ni me fuir de nouveau, ni me forcer à t'abandonner. Accablée de ta tristesse, outragée par tes larmes, jalouse de tes souvenirs, tu m'es plus cher que jamais : loin de voir en toi l'objet de mes justes reproches, tu es en-

core l'amant le plus aimé, le plus digne de ma fidélité. Je t'aime, je te désire, je t'appelle : ah! cher Valcé, rassure-moi, rends-moi le repos, ne me laisse pas dans l'état affreux où je suis. J'attends avec une mortelle impatience un mot, un regard, un sourire.

LETTRE XL.

Valcé à Fanny Felmore.

Londres, 11 janvier.

Rassure-toi, Fanny, je t'adore, tu me captives entièrement : je n'aime que toi, mais je ne suis pas toujours le même. Des momens de mélancolie saisissent mon cœur, diverses pensées m'affectent, je ne suis pas sans inquiétude : le présent te suffit, chère Fanny, et à moi il me faut encore l'avenir. Je prévois le retour de ton époux, les malheurs qui peuvent t'environner : peut-être, j'ose te l'avouer, suis-je quelquefois touché du sort de Clé-

mentine. Pardonne, ah! pardonne, je t'adore : tout s'excuse avec ce mot, quand il est la fidèle expression du cœur. Je volerai ce soir près de toi, nous parcourrons encore ce jardin délicieux, asile du bonheur : l'amour aime le calme des prairies, l'ombre des bois, ce demi-jour qui n'a point l'éclat du soleil et n'a pas l'horreur des ténèbres ; défends à la lune, cet astre propice aux amans, d'éclairer la marche du lion ; ordonne aux sombres nuages de le dérober à l'œil de la jalousie ; commande à toute la nature d'être complice de nos mystères et d'ajouter à nos plaisirs. Adieu, maîtresse adorée : à peine le soleil aura-t-il quitté l'horison, que Valcé sera à tes pieds.

LETTRE XLII.

Valcé à Fanny Felmore.

Londres, 1er.

O maîtresse de ma vie, peux-tu douter encore de ton empire? Moment dont l'impression ne peut s'effacer, délicieuse ivresse, charme d'un mutuel amour, avez-vous rendu ma Fanny à l'espérance et à la paix? Que tu étais belle et enivrante, ô Fanny! parée de ta mélancolie, agitée de cette inquiétude de l'amour! Des larmes coulaient lentement de tes yeux sur ton beau sein; j'en admirais la trace humide, mes lèvres brûlantes

osaient à peine l'effacer. Nous marchions dans un tendre silence, sous ces longues allées mystérieuses qui semblaient nous inviter à la langueur et à la volupté : des soupirs s'exhalaient de ton sein, ton cœur palpitait. O Fanny ! quels transports ont suivi ces momens de reproches et d'alarmes ! Tu craignais d'être moins aimée, et jamais je ne t'aimai davantage ; tu craignais d'être moins belle à mes yeux, jamais mes yeux ne te virent si touchante et si belle. Que ces voiles légers dont ta tête était ornée, et qu'agitaient les vents du soir, te donnaient de graces d'élégance ! L'ombre que formait ta taille légère, le parfum de tes cheveux, le son doux de ta voix attendrie, ce mélange de bonheur et d'alarmes,

de pleurs et de félicité : ô Fanny! j'étais comme hors de moi-même, jamais tu ne vis à tes pieds ton amant plus tendre et plus charmé. Te souviens-tu de ces heures où content de respirer ton haleine, muet de bonheur et d'amour, j'oubliais s'il était encore d'autre plaisir que de vivre à tes pieds dans le silence et le reccuillement du bonheur. Ma main ne pressait que faiblement la tienne; nos regards, confondus et troublés, exprimaient seuls notre mutuelle félicité. Il me semble, ma Fanny, qu'une union plus pure vient de joindre nos ames, et que notre amour est devenu et plus vif et plus céleste : ton image se trace à moi, elle m'agite avec plus de trouble; à peine même en ton absence

suis-je le maître de mes transports: un feu subtil parcourt rapidement toutes mes veines, embrase mon cœur; je brûle, je soupire, mon bonheur est extrême comme mon amour. Ah! reviens encore dans ce séjour enchanté par ta présence et mon ivresse; reviens encore rendre ton amant et plus épris et plus heureux; reviens donc, Fanny, belle, ô vraiment belle! dispose de toute ma vie, je suis à toi pour toujours.

LETTRE XLIII.

Le chevalier d'Orsy à la vicomtesse Félicie de Blinville.

Paris, 15 février.

Eh bien! je l'ai vue, je l'admire : je m'attendais à sa beauté; mais elle surpasse tout ce que le talent peut dépeindre et ce que l'imagination peut créer. Elle est belle, enchanteresse, divine; vous êtes une amie ravissante.

Valérie m'a frappé d'abord; je n'ai jamais rien vu d'aussi glacialement beau, je me sens déjà toute la froideur et l'indifférence d'un mari.

M. de Blinville ne s'oppose à

rien. Vous me présentez comme votre gendre ; je serai reçu chez madame d'Hervillé, et chez elle : me voilà naturellement de toutes vos parties, mes jours lui seront consacrés : ah ! c'est avec joie que j'en fais le sacrifice. Je la trouve céleste : ces yeux, ce cou d'albâtre, ces bras charmans...... ah! mon amie, je vous adore !

Quant à la duchesse, il m'est aisé de vous obéir et de la quitter; car, à vous dire vrai, je ne l'ai pas eue : dévote, sage, adorant un mari qui ne l'a jamais aimée, bonne, agréable, j'ai trouvé plaisant de me donner en apparence une femme que personne n'avait attaquée ni soupçonnée; mes moyens pour tromper le public et elle sont d'une admirable simpli-

cité. Dès que je la voyais entourée d'un cercle nombreux, je passais derrière son fauteuil : là je lui disais tout bas cent folies; elle riait: insensiblement j'intéressais l'entretien, et je restais indécemment long-temps appuyé pour ainsi dire sur son épaule, causant tout bas avec elle, au grand scandale de tout son cercle. Souvent, lorsque je devais souper chez elle, j'arrivais tard et en bottes : on était déjà hors de table. En entrant je volais à mon poste favori, je m'excusais à voix basse auprès de la duchesse; elle me souriait avec sa bonté ordinaire, m'indiquait de la main les fruits qu'elle m'avait réservés, et, tout en les mangant, du ton léger d'un amant heureux je contais des histoires vieilles ou nouvelles; je

l'amusais; elle se livrait à la gaîté sans s'en apercevoir : enfin, retournant vers elle, et profitant de sa meilleure vertu, la bienfaisance, je lui peignais l'état cruel de quelques infortunés. Je mettais tant d'expression dans mes tableaux, dans mes regards, que nous paraissions tous deux également émus, des larmes même coulaient de ses yeux et paraissaient tomber des miens; elle me commandait de secourir ces infortunés : le lendemain je revenais encore lui dire avec le même mystère comment j'avais exécuté ses ordres. Un jour, c'était un père de famille dont elle payait les dettes, qu'elle rendait à la liberté et au travail; une autre fois, c'était une jeune fille arrachée au vice où l'entraînait la misère; un malade

que ses secours rappelaient à la vie : que sais-je, enfin? mille et mille bonnes actions servirent de prétexte à ces entretiens, qui firent calomnier la femme la plus estimable, lui enlevèrent à la fois sa réputation, altérèrent l'estime de son mari : et puis croyez aux apparences! Mais enfin, sans moraliser, vous voyez, mon amie, que vous pouvez disposer de moi, et qu'il m'est facile d'abandonner cette conquête-là, j'aurai même l'air de quitter; ce qui a toujours bonne grace : il faudra pour cette fois vous passer de désespoir; mais nous nous vengerons sur la belle marquise de tout ce qui manque à ce dénouement pour vous intéresser. Adieu.

LETTRE XLIV.

La vicomtesse Félicie de Blinville au chevalier d'Orsy.

Paris, 15 février.

Voulez-vous savoir ce que pense de vous madame de Valcé, et l'effet que vous avez produit sur nos deux charmantes victimes ? Assurée du consentement de M. de Blinville, décidée à obtenir celui de Valérie, voulant avoir un titre pour vous présenter, je mis Clémentine dans la confidence de nos projets de mariage, et je lui fis votre éloge en lui demandant comment elle vous trouvait; je ne l'ai pas

remarquée, me répondit - elle d'un ton naturel et vrai : quant à Valérie, c'est autre chose ; elle sait depuis deux jours qu'elle vous est destinée, et je dois cette justice à son bon sens, qu'elle est comme effrayée de devoir vous appartenir. Valérie, mon aimable ami, a la prétention d'être une *bonne femme*, et veut, ce qu'elle appelle dans son langage de pensionnaire, un *bon mari*, qui la rende bien heureuse, et qu'elle rende bien heureux. Ce sont de ces idées de couvent que vous lui ferez oublier bien vîte. Comme je craindrais pourtant que ces précédentes réflexions ne vinssent jusqu'au cœur paternel, j'ai mis ordre à toute entrevue, et me suis assurée de sa correspondance : mais comment trouvez-vous ces petites

filles qui s'avisent de nous juger? En vérité je crois que nous ferons bien de presser le mariage : vos dettes, les miennes en ont besoin, et nous sommes perdus si cette fortune nous échappe; j'ai heureusement fait arrêter une lettre de Valérie à une amie mariée depuis peu : je vous l'adresse, elle vous donnera une idée juste du caractère et des sentimens de votre future; vous verrez que nous n'avons ni l'un ni l'autre sa confiance : il se pourrait qu'elle eût plus d'adresse que nous ; hâtons-nous donc..... J'ai décidé notre belle marquise, malgré sa répugnance, à une partie de bal masqué pour mardi : nous serons en noir, souris-rose, barbe rose, vous déguisé...... une petite loge...... enfin, vous devinez..... Ces

sortes d'aventures ne sont plus nouvelles; mais peu importe, réussir est tout. Adieu : cette nuit-là sera charmante, si j'en crois mon impatience et mon dépit.... De l'adresse, de la prudence, tout vous sourit; gardez que la fortune ne vous échappe; elle est aveugle, légère et femme.

LETTRE XLV.

(renfermée dans la précédente.)

Valérie de Blinville à Claire d'Ormilly.

Au Couvent de l'Abbaye aux Bois, 30 février.

Il y a bien long-temps que je ne t'ai vue, ma bonne Claire : ces jours où je ne te quittais pas ont laissé dans mon cœur un besoin de te voir toujours, qui me rend ton absence insupportable et notre asile presque désert; je sens combien il doit te rester peu de momens à me donner : occupée de nouveaux devoirs, de nouveaux sentimens,

nos entretiens de couvent ne t'intéressent plus guères : ces riens importans pour nous, ces petites intrigues de cloître, ce babil charmant à nos yeux, tout cela n'est plus pour Claire que les souvenirs de son enfance, tandis qu'ils sont encore mes occupations et mes plaisirs. J'étais bien sûre que tu aimerais ton mari ; il a de ces heureuses physionomies qui annoncent une belle ame, un caractère doux, de l'esprit, de l'enjouement et de la raison : que l'on joigne à cela des vertus, et le portrait de ton mari serait aussi celui de l'époux que je choisirais, s'il m'appartenait de choisir, ou si mon tendre père s'occupait lui-même de mon sort ; mais il en laisse le soin à sa femme, qui, jugeant autrement que nous du

bonheur, le place dans les plaisirs du monde, et les vaines jouissances de l'amour-propre. Oui, ma Claire, il paraît à peu près fixé le destin de ton amie; le moment est encore incertain et éloigné. Le chevalier d'Orsy, jeune homme d'une naissance distinguée, est celui auquel je dois appartenir; je ne sais si une terreur, bien excusable dans une jeune personne qui entrevoit un nouveau sort, alarme mon cœur, ou si un pressentiment l'avertit : mais, mon amie, je ne crois pas avoir trouvé en lui l'être dont l'ame convient à la mienne. Tu le sais, j'aime à réfléchir; je n'ai point de ces imaginations ardentes qui se font de brillantes illusions. Elevée par la digne madame Sainte-Ursule, je lui dois des idées justes qui ne tiennent

ni de la bigoterie du couvent, ni des mœurs corrompues du monde. Elle m'inspira le goût de la retraite, une connaissance de moi-même au-dessus de mon âge, une fermeté de caractère que son exemple et ses conseils pouvaient seuls me faire éprouver. Effrayée des peines de l'amour avant l'âge de le sentir, je m'armai contre un sentiment toujours funeste : je t'avouerai que les impressions qui sont la suite de mes pensées, m'éloignent toutes du parti que l'on me propose. Je suis riche, dit-on, et le chevalier d'Orsy est sans fortune. S'il m'aimait, je serais éloignée d'un calcul aussi peu délicat; mais il ne m'avait jamais vue et n'a pu désirer ma main qu'en faveur de ma fortune. Quand on s'aime tout est bien; mais qu'il est

cruel de se dire que l'union de toute la vie n'a de fondement que l'intérêt et l'obéissance! Qui me prouvera que je suis aimée pour moi-même ?... le temps. Mais alors je serai liée, et quoiqu'il m'annonce, il n'y aura plus à s'en dédire, il faudra prendre son sort tel qu'il sera. Dans cette impossibilité de connaître ce que j'inspire, je puis au moins être assurée en partie par les mœurs et la réputation de celui dont ma vie doit dépendre. Claire, j'attends de ton amitié de me rendre cet important service, et de faire les plus scrupuleuses recherches sur le chevalier. Sans doute, je n'oserais me permettre cette demande, qui deviendrait une injure à la prudence de mon père, si je ne connaissais son excessive confiance dans sa femme, qui joint à de la

jeunesse une grande légèreté et une façon de vivre qui ne sera pas la mienne. Claire, il y va du sort de ton amie; ne perds pas un moment : je saurai, s'il le faut, réclamer tous mes droits sur le cœur de mon père, réveiller sa sollicitude paternelle que l'amour peut subjuguer, mais non pas détruire. On trouve au chevalier une figure charmante. En effet, il a de belles dents, un sourire très-fin, la taille élégante, cette grace que donnent l'usage du monde et le désir général de plaire. Mais, mon ange, que ces deshors sont peu de chose! et que l'on s'habitue promptement même à la beauté! Tu le sais, nos plus jolies compagnes cessent de nous étonner dès les premiers jours: quand la physionomie annonce un bon caractère, qu'elle inspire la

confiance et attire le cœur, je la préfère à ce qui n'est que beau. Tu vas dire que je me condamne moi-même : rien n'est plus vrai. Je n'aime pas du tout ma figure, je donnerais de bon cœur ce visage imposant et si bien dessiné, comme tu le dis, pour le joli sourire de Pauline qui a tous les traits à l'envers, le nez si drôle et les façons toutes pleines de graces. Par exemple, c'est comme madame de Valcé qu'il faut être belle; c'est ainsi que l'on peut d'abord étonner, puis ravir et attacher. Pourquoi? c'est que ses traits ont une ame. Avec quel empressement je la rechercherai quand une fois je serai dans le monde! je ne sais quel charme est en elle, mais il me touche; je

veux l'aimer, elle ne repoussera pas mon cœur.

Adieu, Claire, j'attends impatiemment ta réponse, et suis à jamais ta fidèle Valérie.

LETTRE XLVI.

Clémentine, marquise de Valcé, à madame de Sylly.

Paris, 19 février.

Je crois tout ce que vous dites, mon amie, mon cœur ne rejette pas une de vos pensées, elles s'y gravent en ineffaçables caractères: votre voix est pour moi celle de la vérité : quelque sévères que soient vos opinions, je les adopte. Mais plus je relis votre dernière lettre, plus je crois devoir m'éloigner de ce monde injuste, qui condamne l'infortune à des pleurs éternels, ou lui retire son estime; de

ce monde qui est avare de respects, prodigue de mépris. L'opinion volage ne peut donc jamais être fixée ? S'il en est ainsi, les malheureux doivent fuir à jamais loin de ces juges sévères, et chercher dans la retraite à leur échapper. Le cœur oppressé par ces réflexions, découragée, sans aucune force morale, j'ai été avec madame de Blinville au couvent dans lequel est élevée sa belle-fille. En entrant dans ce lieu de paix et de piété, je me sentis saisie d'un saint recueillement : je vis avec émotion ces grilles que ne peuvent franchir les passions ni les jugemens du monde. Ah ! mon amie, que mon sort eût été heureux, si, destinée à cette vie de résignation, j'eusse ignoré l'amour et les souffrances qu'il cause !

pourquoi même n'y chercherais-je pas encore aujourd'hui la sécurité et les consolations de la religion? Si je ne puis offrir au Dieu que j'adore un cœur libre et tout à lui, du moins, ce cœur est pur; ses vœux seront ceux du malheur et de l'innocence. Valcé, qui me fuit, ne s'opposera point à ma retraite. Ma tante, je le sais, désapprouvera mon projet; mais la vicomtesse qui ne la quitte pas, lui tiendra lieu de moi. Ah! mon amie, je le sens, ce n'est qu'au pied des autels que je puis vivre et mourir paisible. Le monde convient peu aux infortunés. La solitude, la prière, la méditation, rempliront mon ame : pour prix de mes sacrifices et de mes efforts, Dieu sans doute calmera mes souvenirs; là je terminerai ma carrière

sans crainte; mon ame s'élancera vers l'éternelle félicité, sans regretter un monde où je n'aurai paru qu'un jour. Malgré le sentiment profond qui me dominait, je n'ai pu m'empêcher d'admirer la tendresse de Félicie pour mademoiselle de Blinville, qui, loin de la partager, conserva pendant toute notre visite un air noble et froid dont je fus affectée. La vicomtesse cherchait en vain à captiver son affection; je m'aperçus que Valérie, quoiqu'avec égard, repoussait son amitié : j'en fus affligée; car Félicie l'aime véritablement. Le mariage de M. de Blinville n'a apporté qu'une légère différence à la fortune de sa fille; elle est d'ailleurs si riche elle-même, et a dans les manières tant de noblesse, que je ne puis la soupçonner d'un cal-

cul si indigne d'elle. Que peut-on reprocher à une jeune femme sacrifiée par ses parens à une union mal assortie, qui rend parfaitement heureux son mari, et a pour sa belle-fille les plus tendres égards ? tout est-il donc injuste ? Je suis fâchée d'avoir un tel reproche à faire à Valérie, pour qui j'éprouve un vrai penchant. Je suis persuadée qu'elle fera un jour une femme très-estimable : on l'aime au couvent, on la révère; je vois qu'elle a beaucoup d'ascendant sur ses compagnes, et que les religieuses ont pour elle une espèce de respect. Elle fut particulièrement élevée par madame Sainte-Ursule, parente et amie de M. de Blinville.

Cette dame, d'un mérite supérieur, était née avec une grande fortune;

destinée à un brillant mariage, une maladie mortelle lui enleva tout-à-coup celui auquel elle allait s'unir.

On assure que ce jeune homme, jaloux des sentimens qu'elle pourrait un jour éprouver, un instant avant de mourir exigea d'elle le serment solennel de se faire religieuse; elle le promit, et rien n'a pu la décider à manquer à cet engagement : jeune, belle, riche, et adorée de sa famille, elle a enseveli dans le cloître tous ses avantages. On dit qu'elle ne fit pas sans regret ce sacrifice, et qu'elle sentit toute la tyrannie de son amant; mais qu'elle ne crut pas devoir se dégager d'un serment fait à la dernière heure de celui qui, s'il eût vécu, aurait été le maître de sa destinée. Voilà ce que j'ai appris par Félicie de cette intéressante

religieuse : je l'ai vue, elle peut avoir quarante ans, est encore très-belle; ses traits annoncent la force de l'ame et une douce mélancolie. Son entretien est profond, sa physionomie prend le caractère de ses discours, ses yeux répètent pour ainsi dire tout ce que prononce sa bouche, et cette harmonie parfaite ajoute de la force à ses expressions les plus simples. Elle est très-instruite, dessine à ravir : elle touche du piano avec goût; il y a dans son jeu, d'abord de la netteté et de l'exécution : mais, soit que la musique la ramène à ses sentimens ou à son caractère naturels, son jeu devient bientôt plus touchant, plus expressif, et plaît toujours davantage. Que j'aimerais à pouvoir causer avec elle des chagrins qui ont troublé sa vie!

mais non, ce serait peut-être en rouvrir la blessure, que le temps et la religion semblent avoir fermée. Hélas ! que cet état de repos est encore loin de votre Clémentine !

LETTRE XLVII.

Clémentine, marquise de Valcé, à madame de Sylly.

Paris, 1er mars.

O mon amie ! ma mère, j'échappe à peine à la honte, au désespoir. Quelle nuit ! que d'évènemens extraordinaires ! Que je ressens de trouble ! Je ne sais si mes idées, encore confuses, pourront se placer avec quelque ordre ; je ne sais comment vous faire le récit de mes dangers, de ma douleur.

Je n'avais jamais vu de bal masqué : hier au soir à souper chez ma tante, Félicie proposa une partie

générale ; je me défendis long-temps de ses instances, ma tante y joignit les siennes : par condescendance je cédai. Nous nous masquons après le souper, nous partons et nous arrivons. Le masque qui me couvrait le visage, m'ôtait presque la vue et m'étouffait ; la foule s'opposait à tous mes pas ; j'étais étourdie des voix déguisées, aiguës qui déchiraient mes oreilles ; je me sentais presque effrayée par les figures plus ou moins ridicules dont j'étais environnée. Félicie, à qui ce vacarme était familier, m'entraînait, causait, répondait, attaquait, riait, faisait rire, n'était embarrassée de rien. Ma tante, trop âgée pour percer la foule, mais à qui ce spectacle était agréable, s'était placée dans une loge : je formai vainement le

désir de l'aller rejoindre. Embarrassée, enivrée, mal à l'aise, je courais selon les pas de la vicomtesse, quand tout-à-coup un quadrille singulièrement vêtu, entre, suivi d'une foule étonnée. Pendant qu'il attire mes regards, je suis tout-à-coup poussée jusqu'au bout de la salle, séparée de Félicie, jetée au hasard dans ce tumulte, et dans un état d'inquiétude et d'effroi impossible à exprimer. Je cherche vainement à me reconnaître : je m'approche de chaque groupe, j'avance vers les loges, je vais, je viens, je tremble, j'espère; enfin, je me propose de quitter le bal, malgré les alarmes où je vais laisser ma tante et la vicomtesse; je cherche à gagner une porte où l'on s'étouffait, mais à travers la foule, tantôt pous-

sée dans un sens, tantôt entraînée dans un autre. Mon cœur palpitait, la respiration était prête à me manquer, mes yeux pleins de larmes ne distinguaient rien, j'étais au moment de m'évanouir quand un homme masqué d'un domino noir s'approcha de moi en me disant que la vicomtesse et ma tante me faisaient chercher de tous côtés; qu'elles étaient dans une loge qu'il me montra, en m'offrant de m'y conduire. L'état d'anxiété auquel j'étais livrée me fit regarder ce moment comme le plus heureux de la soirée. J'accepte le bras du masque, nous sortons dans les corridors; il monte, je le suis rapidement; il monte encore, frappe à une loge : « Les » deux dames viennent de sortir, » dit une jeune fille qui tenait la

» clef; mais j'ai ordre d'ouvrir, si
» madame me dit son nom de bal. »
En effet, nous avions pris un mot pour nous reconnaître : je le prononçai, en engageant mon masque à chercher ma tante, tandis que je l'attendrais; car je ne pouvais plus respirer, ni me soutenir. Il consent à ma demande, et je m'enferme dans ma loge : quelques instans s'écoulent, la loge s'ouvre; c'était le même masque, et seul : « Je ne
» sais, dit-il, où sont vos dames,
» elles vous cherchent, elles ont
» dit qu'elles reviendraient ici. Il
» est plus prudent de les y attendre,
» que de s'exposer à se chercher
» inutilement toute la nuit. » A ces mots, il ferme la porte s'asseoit auprès de moi. Je l'engageai à ne plus déguiser sa voix, à me

dire avec qui j'étais, et à qui j'avais tant d'obligations. Alors se jetant à mes genoux, mais conservant son masque et sa voix déguisée, il me fait l'aveu d'un amour passionné ; il me dit qu'ayant entendu Félicie, au foyer, raconter mon aventure et envoyer à ma recherche, cet amour lui avait inspiré l'idée de profiter de tout ce qu'il venait d'entendre, pour me rejoindre. Je voulus lui répondre ; il ne me donna que le temps de songer à me défendre. Je ne vous peindrai point avec quel emportement il me pressait dans ses bras, couvrait de baisers mes mains, et le masque favorable qui me garantissait au moins d'une partie de ses outrages. Je le repoussais et retrouvais des forces nouvelles dans mon désespoir; mais il n'était

que plus empressé. Mes cris retentissaient en vain, je les redoublais, quand une voix s'écrie du corridor: « Madame de Valcé ! » Jeter la porte en dedans, m'enlever à mon ravisseur, fut un seul et même mouvement. Je m'évanouis, et ne revins à moi qu'avec peine. Quelle fut ma joie, lorsqu'en reprenant mes sens, je reconnus Gerseil dans mon libérateur! Quant au masque, profitant de l'obscurité, il avait fui. Je m'empressai de me justifier, même d'imprudence, auprès de ce respectable jeune homme, dont les vertus et la conduite m'ont inspiré de tout temps l'estime la plus parfaite. Bientôt nous retrouvâmes Félicie et ma tante, qui, dans un trouble extrême, me cherchaient toutes les deux. Elles m'ont ramenée chez

moi, où je ne suis que depuis deux heures, encore émue, accablée de douleur et d'étonnement. Je ne sais à qui attribuer une aussi criminelle entreprise. Je cherche vainement un homme assez méprisable, pour l'accuser du projet odieux d'enlever à une femme jeune et modeste le repos et l'honneur. Quel qu'il soit, il n'a emporté de sa faute que la honte d'une action coupable, et le plaisir funeste d'avoir fait couler mes pleurs, excité dans mon ame le premier mouvement de haine. Valcé, cher Valcé, je suis encore digne de toi, ô mon amant! unique objet de toute ma constance, elle est encore pure celle qui ne sera jamais qu'à toi. Cette idée me calme, j'en ai besoin.

O mon amie! que serait devenue

Clémentine, si, déshonorée à ses propres yeux, elle avait perdu le seul soutien de sa vie, son estime et l'espérance.... Ma tête se trouble de nouveau, mon cœur se serre; un torrent de larmes...

Adieu, ma mère; ce nom ne m'a jamais semblé si doux.

LETTRE XLVIII.

Le chevalier d'Orsy à la vicomtesse Félicie.

Paris, 1er mars.

Eh bien ! que pensez-vous, que dites-vous ? Je suis pétrifié, anéanti, furieux : et il faut se taire ! et je ne puis immoler ce Gerseil à ma juste fureur !... Elle se défendait, il est vrai, et de très-bonne foi ; mais je ne hais pas que l'on se défende. Le masque importun venait de céder sous mes efforts ; ses beaux cheveux en désordre, les nœuds du domino déjà rompus sous mes rapides mains,

LETTRE XLIX.

La vicomtesse Félicie de Blinville au chevalier d'Orsy.

Paris, 3 mars.

FORT bien.... mais vous voyez qu'il est possible de vous résister, de vous échapper même. Eh quoi ! vous n'êtes mort ni de honte ni de fureur : au reste, elle ne soupçonne ni vous, ni moi ; l'occasion seule est perdue. Je ne sais même si à la façon dont elle raconte ce qu'elle appelle gravement de criminels attentats, on ne pourrait pas augurer qu'ils ont ému ses sens et agité son

jeune cœur. Elle rougit tellement en parlant de cet audacieux, que je suis tentée de ne pas faire à la pudeur tous les honneurs de ce trouble. On ne sort, ni ne reçoit personne : si je n'eusse pas accompagné sa tante, certainement je n'aurais point été admise. Nous la trouvâmes au lit, cent fois plus belle que jamais. Son émotion, quelques larmes, cette crainte charmante la rendaient en vérité délicieuse... Venez ce soir chez madame d'Hervillé, elle n'y sera pas ; mais on parlera d'un voyage, ou plutôt d'une translation à la jolie maison d'Hervillé. Il faut vous faire comprendre dans les invités pour tout le voyage, cela sera facile : vous savez ce que l'on peut espérer de la liberté de la campagne, et de

ces rencontres qui se renouvellent à chaque instant.

Adieu donc, je vous fais grace des épigrammes, je craindrais que votre air humilié ne vous trahît. Adieu, à ce soir.

LETTRE L.

Madame de Sylly à Clémentine, marquise de Sylly.

Sylly, 10 mars.

Je méditais encore sur votre première lettre quand j'ai reçu la seconde : si je m'inquiétais de votre découragement, jugez, ma Clémentine, combien je m'alarme de vos dangers. Malgré le secours presque miraculeux qui vous a préservée, je frémis sur vous. Que de pièges vous environnent ! et qu'avez-vous pour vous défendre ? Un cœur plein de droiture, de simplicité, qui ignore le mal et se reprocherait d'y

croire. Je sais, mon aimable enfant, tout ce que cette ignorance a de pur : c'est à regret que je me vois forcée de vous éclairer, et de vous ravir cette sécurité qui jette tant de calme sur la vie.

Vous aimez madame de Blinville, vous ne me l'avouez pas : peut-être ne vous rendez-vous pas compte à vous-même de vos sentimens, mais elle a sur vous un ascendant très-réel. Ses caresses vous touchent, sa volonté vous entraîne. Madame de Blinville a six ans de plus que vous; son mari approuve sa conduite : personne n'a le droit d'être plus sévère qu'un mari; elle trouve en lui un guide ou un défenseur. Elle n'a ni votre beauté, ni vos talens : elle n'excitera point l'envie, l'envie cette ennemie dangereuse de la su-

périorité, qui la suit de si près et dont le souffle impur flétrit souvent la vertu même. L'inconséquence est tolérée pour ainsi dire à Félicie, tandis qu'elle vous est absolument interdite ; sa gaîté même fait son éloge, puisqu'elle suppose en elle un contentement intérieur, et prouve que ses devoirs lui sont doux. Les plaisirs l'environnent, elle en jouit sans être blâmable. Unie à un vieillard pour lequel il est impossible qu'elle éprouve de l'amour, un peu de frivolité éloigne d'elle un sentiment qu'elle ne peut éprouver sans crime. J'aime à croire du moins que sa légèreté est pour elle un préservatif : mon cœur se refuse à un jugement plus sévère ; mais, Clémentine, combien votre position diffère et que vos devoirs sont plus

étendus ! Que pensera Valcé lui-même de votre amour, de vos regrets, quand il saura que vous avez paru au milieu de tant de fêtes ? Les hommes exigent de nous tout ce qu'ils ne croient pas nous devoir ; ils ont fait le partage : s'ils ont mis la vertu dans notre lot, devons-nous nous en plaindre ? la nature elle-même ne l'a-t-elle pas ordonné, en nous rendant plus timides, plus modestes, en attachant à nos erreurs des suites si terribles ? N'accusons pas d'injustice ce qui doit être regardé comme un hommage. Si les hommes ne nous croyaient pas meilleures qu'eux, nous imposeraient-ils des devoirs dont ils s'affranchissent ? Ah ! gardons-nous de nous plaindre, gardons-nous d'envier aux hommes une liberté qui ne vaut pas

nos douces chaînes; sachons jouir du bonheur d'être femmes, c'est-à-dire d'être ce qu'il y a au monde de plus vertueux et de plus sensible. N'altérons jamais les trésors qui nous sont échus; gardons avec soin la douceur, la tendresse, la modestie; soyons femmes dans toute la pudeur du nom.

Que madame de Blinville se livre à des amusemens qui par eux-mêmes ne sont peut-être pas coupables, je n'en dis rien; mais que Clémentine les préfère aux souvenirs dont ils la privent : voilà ce que je ne vois qu'avec chagrin. Les bals masqués ont-ils d'autres ressorts que la galanterie, la malice et même la méchanceté ? Une jeune femme sans aventure et qui rougirait de s'entretenir de celles

des autres, ne doit savoir à quoi passer le temps sous un masque importun et inutile, puisqu'elle ne cherche à cacher ni ses démarches, ni sa pensée. Il faut, pour jouir de ces sortes de fêtes, l'habitude du monde, la connaissance de ses mœurs, un certain jargon particulier; il faut entretenir les autres de ce qu'ils désirent souvent qu'on ignore, savoir les tourmenter; car c'est le mot. Le masque, en déguisant les traits du méchant, autorise la méchanceté; cette espèce de guerre anonyme est si facile quand l'on s'y est aguerri, que j'ai vu des femmes timides et même insignifiantes dans la société, paraître vives, piquantes à l'abri de leur masque. Pour moi je n'ai jamais su me plaire à ces fêtes. La première fois que l'on

m'y conduisit, j'eus peur d'abord, et bientôt je m'ennuyai si cruellement que je m'endormis. La seconde fois que j'y retournai, M. de Sylly, voulant me donner les vrais plaisirs du bal, engagea un des officiers de son régiment à se masquer et à m'entretenir : bientôt mon mari feignit d'être blessé de cet entretien : tous deux se prirent de querelle à mes côtés. Croyant à tout ce qu'ils se disaient, je m'efforçai de m'expliquer; ce fut en vain : leur feinte dispute s'anima, le rendez-vous se fixa d'une voix basse; mais je l'entendis, et à peine les mots *huit heures* et *Champs-Elysées* frappèrent-ils mon oreille, que je tombai évanouie : il fallut m'emporter dans ma voiture, pour éviter toute explication publique. Arrivée chez moi,

on eut beaucoup de peine à me faire reprendre mes sens, encore plus à me persuader que tout cela n'était que jeu, et que c'était ainsi que l'on s'amusait au bal masqué. Je me promis bien de n'y retourner de ma vie. Je suis sûre, Clémentine, que vous formez le même projet, et que vous sentez combien il est heureux pour vous que ce soit M. de Gerseil qui vous ait délivrée. Que penserait tout autre que lui en vous trouvant tête à tête dans une petite loge où vous êtes venue volontairement, et où jamais femme honnête ne s'est laissé conduire ? Pourrait-il douter qu'au moins vous n'ayez consenti à un rendez-vous, accordé une préférence, autorisé l'audace ? qui vous défendrait contre cette opinion, si la fatuité l'avait prononcée,

si la méchanceté l'avait recueillie?

Je vois d'ici ces femmes sans pudeur, qui, jalouses de votre réputation, ravies de vous compter parmi elles, s'empressent de répandre des bruits qui vous déshonorent. On croit souvent faire oublier ses erreurs en occupant de celles des autres. On cherche une excuse dans la conduite du grand nombre; et la sagesse d'une femme étant un reproche pour celles qui n'ont pas su conserver la leur, elles s'empressent à se perdre mutuellement.

Mais je ne veux pas jeter trop de découragement dans votre cœur, je reviens à votre première lettre.

Votre mère, Clémentine, avait beaucoup de piété, souvent elle y puisa des consolations puissantes,

Elle vous donna ses principes, vous enseigna cette religion pure qui ne commande que douceur, qu'amour, et qui rendrait tous les hommes plus heureux et meilleurs, s'ils en suivaient exactement la morale. Pour aimer Dieu, il suffit d'admirer son ouvrage. La prière, ce mouvement d'une ame qui s'élance vers la divinité, est un besoin de l'admiration, du malheur, de la reconnaissance. Mais se précipiter dans un cloître, rendre sa vie inutile, retirer à soi toute son ame, se refuser aux liens d'amour, d'amitié, de bienfaisance que Dieu forma pour unir les hommes, c'est rejeter avec ingratitude une partie de ses présens. Il y a d'ailleurs toujours une grande imprudence à prendre un parti, quand il est la suite d'une vive

émotion : l'émotion se calme et l'on gémit du sacrifice. La religion est un frein aux passions, un secours dans l'infortune ; elle seule descend au fond du cœur pour y porter le repentir ou l'espérance ; cet amour qui place sans cesse l'ame qui l'éprouve, sous le regard toujours attentif de l'objet de son adoration, qui lui consacre sa pensée, attend de lui le prix certain de ses souffrances, se fait des titres de ses malheurs, des droits de ses peines, sait que tout lui est compté. Cet amour est certainement le plus heureux état du cœur. Mais faut-il une prison et des grilles pour se livrer à ce sentiment, et ne pouvons-nous mériter l'estime du monde qu'à l'abri de ses regards?

Toute position, tout état a ses

vertus et ses devoirs; remplissez les vôtres, ma fille : plus ils sont pénibles, plus ils vous seront comptés; semez dans le vaste champ de la misère : la bienfaisance est si douce à exercer, qu'elle est peut-être un moyen trop heureux d'atteindre à une autre récompense. Adieu.

LETTRE LI.

Le comte de Gerseil à madame de Sylly.

Paris.

Vous-m'avez ordonné, madame, de suivre madame de Valcé, de vous instruire de ses dangers. Il a fallu tout le désir de lui être utile, pour m'exposer à la revoir : je l'ai trouvée plus belle que jamais, excitant la plus vive sensation ; on ne cherche qu'elle au spectacle, aux promenades, aux fêtes ; tous les hommages s'adressent à elle, on en est si occupé, que sa réputation n'a rien à craindre encore d'une

admiration générale. Mais entraînée sans cesse par madame d'Hervillé au milieu de ce monde qu'elle enchante, conservera-t-elle cette modestie, le premier de ses attraits ? ne doit-elle pas accuser d'injustice le seul cœur qui résiste à sa beauté ? ne craignez-vous pas que cette pensée n'altère son amour ? Je n'aperçois encore en elle aucun changement : elle a toujours cet air que l'on ne peut exprimer, et qui tient tout à la fois du calme de l'innocence et du trouble de l'amour : plus parée qu'à Sylly, elle conserve pourtant sa simplicité, elle n'a point de coquetterie ; cependant elle est attentive et affectueuse ; elle écoute, répond, n'éloigne d'elle ni ne rapproche ceux qui l'entourent ; elle parle, se tait à propos, trouve

souvent dans un seul mot tout ce qu'un long discours exprimerait à peine.

Son amie intime est madame de Blinville, véritable Protée, qui sait prendre tous les tons. Soumise avec madame d'Hervillé, sentimentale avec Clémentine, elle se fait aimer de l'une et de l'autre. Sa coquetterie générale sauve sa réputation, mais ses principes me sont connus : cependant quand personne n'accuse madame de Blinville, ce n'est point à moi à appeler sur elle la sévérité : mon honneur ne me permet pas de condamner celle que tout le monde absout. Je ne puis néanmoins vous dissimuler mes craintes : il en est temps encore, madame, exigez de la marquise un sacrifice d'où dépend son avenir ;

ne perdons pas madame de Blinville, mais sauvons madame de Valcé, et pardonnez si je renferme dans ce peu de mots tout ce que je ressens d'inquiétude.

LETTRE LII.

Clémentine, marquise de Valcé, à madame de Sylly.

Paris, 30 mars.

Je n'ai pu vous écrire depuis trois semaines, c'est vous dire, mon amie, que j'ai été bien malade. Ce bal, vos réflexions, les miennes, m'avaient anéantie; j'ai éprouvé combien les peines de l'ame sont destructives : à mon âge on tient moins à la vie que sur la fin de sa carrière; je ne sais si la perspective de la mort étant naturellement plus éloignée, un secret espoir nous soutient, ou si les passions et le

monde, tourmentant nos premières années, nous font regarder la tombe comme l'asile du repos : mais il est vrai qu'à dix-huit ans on renonce à la vie plus courageusement qu'à soixante. Ma bonne tante m'a gardée le premier jour de ma maladie; mais la fièvre l'ayant chassée de mon appartement, madame de Blinville n'en craignit pas le danger. Dans ces momens de délire où le corps fatigué laisse agir l'ame toute seule, où la raison cesse d'en modifier les sentimens, ceux qui m'entourent m'ont dit que je vous appelais sans cesse; Julie voulait vous écrire, Félicie s'y est opposée : ah! vous seriez venue, mon amie, et votre fille serait ou morte de joie en vous voyant, ou aurait retrouvé sa raison dans vos bras; la

vicomtesse a voulu, dit-elle, vous épargner un voyage inutile. Inutile! vous pensez bien, mon amie, que cette expression n'est pas la mienne : fallait-il donc que je mourusse pour que ce voyage ne fût pas inutile? Pour les malheureux, une maladie est presque un temps de repos : on ne songe plus qu'à soi, tout autre intérêt cesse, le désir de vivre encore prouve que la vie a plus de charmes qu'on ne se l'était d'abord imaginé. S'il eût fallu mourir, je m'y serais, résignée avec courage ; cependant, je l'avoue, je me sens renaître avec plaisir; il me semble que l'espoir rentre par degré dans mes sens ; une douce joie, l'attendrissement, je ne sais quelle langueur voluptueuse, succèdent à ces longs

tourmens, mes peines me semblent moins vives : et pourquoi? C'est que j'ai là une amie qui les partage. Oui, oh ! oui, ma mère, vous êtes sûre à présent que Félicie m'aime ; et vous m'ordonnez de l'aimer. Ce n'est plus cette légère Félicie, frivole, coquette, entourée; c'est une amie tendre qui me consacre tous ses instans, me sacrifie tous ses plaisirs; c'est un cœur qui se livre, comme le mien, au bonheur inappréciable d'aimer et d'être aimée. Que de qualités restaient renfermées ou inconnues dans l'ame de Félicie! Vous aviez raison: ne pouvant avoir pour son mari l'amour dont elle est susceptible, elle a cherché à écarter d'elle tout objet d'attachement; et il était réservé à l'heureuse Clémentine de posséder seule et la pre-

mière cette ame aimante : il s'est réalisé le rêve de mon imagination ! J'ai une amie à peu près de mon âge, nous vieillirons ensemble, en nous tenant pour ainsi dire par la main jusqu'au tombeau. Oui, Félicie sait aimer, est faite pour aimer, c'est moi qu'elle aime, je puis compter sur son cœur.

Ma tante, à qui les médecins ont persuadé que l'air de la campagne me serait favorable, parle déjà d'aller à Hervillé ; c'est une charmante habitation à trois lieues de Paris, sur le chemin de Versailles. Le mauvais temps, la crainte de n'avoir pas de monde effraient encore ma bonne tante ; mais je la presse de partir : il me tarde d'être loin du tumulte, de jouir encore de la tranquillité des bois ; je me croirai presque à Sylly.

LETTRE LIII.

Valérie de Blinville à Claire.

A l'Abbaye aux Bois, 2 avril.

Ton silence, ma bonne Claire, me persuade que ma dernière lettre ne t'est point parvenue ; je profite de la sortie d'une de nos compagnes pour t'adresser celle-ci : mon cœur m'assure que lorsqu'il s'agit du bonheur de toute ma vie, ma Claire ne garde le silence que par l'impossibilité de le rompre.

Dans une longue lettre, mon amie, je te faisais part des projets de mariage qu'avait formés ma belle - mère, je recourais à ton amitié pour connaître la réputation

de celui auquel je suis destinée. Ma lettre sans doute s'est égarée ou a été suprise : il est bien sûr que, dans cette importante circonstance, tu n'aurais pas abandonné ta Valérie, la compagne et l'amie de ton enfance. Le chevalier d'Orsy est, ma chère, celui que l'on me destine pour époux; je l'ai vu plusieurs fois, je le trouve agréable : ces avantages pourraient séduire un esprit moins réfléchi, un cœur moins paisible que le mien ; mais, née calme, sérieuse et sans passion, il faut des qualités essentielles pour parvenir à mon ame, j'ai besoin d'estimer beaucoup et long-temps avant de livrer mon cœur : je crains dans le chevalier tout ce qui plairait à la plupart de nos compagnes, ce ton léger, cet air d'assurance, ces

graces aimables, enfin tout ce qui annonce le désir et la certitude de plaire. Tu sais, ma bonne, que, peu faite pour la jalousie, ce n'est pas ce sentiment inquiet qui me fait penser ainsi ; mais le mariage est un état durable, qui demande des cœurs purs et constans. Je ne me fais point de ces idées romanesques comme Pauline et Sophie; je ne veux point m'abuser par ces trompeuses illusions que détruit la vérité, et qui avec elles emportent tout moyen de bonheur; mais je redoute un ménage désuni, où chacun s'évite, cherche partout, hors sa maison, le plaisir et la paix, donne le double scandale d'une double inconstance, ou d'un ingrat et d'une victime. Quoique j'aie du sang-froid, du courage, et que

le repos de mon cœur soit à peu près assuré, puisqu'il ne peut jamais dépendre de celui que je n'estimerais pas, je forme le désir d'être unie à un homme que je puisse aimer. Je voudrais qu'il ressemblât à mon père, qu'il eût sa franchise noble et pure, cette bonhomie de caractère qui n'ôte rien à l'esprit et donne tout au cœur; sa générosité, la fierté douce dont il était rempli dans sa jeunesse; cette sensibilité que son âge n'a point altérée. Mon amie, il est encore temps de conserver ma liberté : il me reste plus d'un moyen pour échapper aux nœuds que l'on prépare; daigne m'éclairer: tu sens que le bonheur de ma vie dépend de ta prudence et de ton amitié.

Tu sauras, Claire, que Cécile de

Valcour est rentrée au couvent hier au soir, avec le projet de se faire religieuse : elle était sortie pour se marier, nous ignorons ce qui a rompu son mariage : on a répandu le bruit dans le couvent, qu'elle avait préféré ce nouvel état à celui qu'on lui destinait. Je ne sais ; mais sa tristesse, sa pâleur n'annoncent guère une personne qui se dévoue volontairement aux autels. Ses soupirs, des larmes qu'elle peut à peine retenir, tout me rappelle les chagrins de la mère Sainte-Ursule. Pauvre Cécile ! je crains bien que vous ne soyez victime de votre cœur, et de la perfidie d'un de ces hommes qui font leur gloire, leur plaisir de nos larmes !

Adieu, Claire; réponds-moi, je t'en conjure.

LETTRE LIV.

Madame de Sylly à Clémentine, marquise de Valcé.

Sylly, 1er avril.

Allez à Hervillé, mon enfant, mais n'espérez pas y trouver la liberté, le repos dont nous jouissions à Sylly. Votre tante portera à sa campagne son wisk, ses nœuds, son salon, et vous y serez moins maîtresse de vos instans qu'à Paris même, surtout vers la belle saison. On ne mène point à Paris le même genre de vie depuis Pâques jusqu'à Noël, que depuis Noël jusqu'à Pâques. Ce sont d'autres plai-

sirs, d'autres parures, un autre ton; on ne rencontre point les mêmes figures : les grandes maisons se ferment, les visites cessent; on s'oublie, pour ainsi dire, les uns les autres pendant huit mois. Les militaires s'absentent, presque toutes les femmes vont dans leurs terres, on étouffe de poussière aux promenades, les femmes y sont moins jolies, les hommes le sentent, et elles le savent : tout cela rend cet amusement assez triste, et l'été est en général plus ennuyeux à Paris que dans tout autre coin du monde. Mais les maisons de campagne près Paris, où les visites abondent, n'ont rien qui ressemble à nos plaisirs champêtres, à cette existence paisible et occupée qui me rend si heureuse. Rien ne vous rappellera à

Hervillé que la terre nourrit celui qui la cultive. Souvent, Clémentine, vous fuirez les allées bien droites, bien alignées, bien ébranchées du parc, ce sable fin et ratissé, pour chercher une prairie ombragée au hasard par quelques saules. J'aime la campagne, mais la vraie, la franche campagne, où l'on se lève avec le soleil pour jouir du réveil de la nature ; j'éprouve une jouissance très-véritable à voir pousser mon blé, s'augmenter mes troupeaux, mûrir mes fruits, à faire ma moisson et ma vendange. Souvent je me suis étonnée que ces plaisirs ne fussent pas mieux sentis, et que si peu de gens sussent les apprécier. Quel tableau peut flatter le regard, comme celui que nous présente une belle matinée du printemps ? Quel

talent peut rendre l'éclat de la rose et ses parfums? l'art lui-même n'est qu'une imitation de la nature, et nous le lui préférons souvent. Et puis, n'ai-je pas aussi mes fêtes ! Je fais danser, je marie, je cause avec mes paysans : ils ont leur esprit, leurs connaissances, un tact d'autant plus juste, qu'ils ont peu d'idées étrangères, point d'imagination, et que, se renfermant dans un cercle moral très-borné, ils s'y développent tout entiers, s'écartent peu de la nature, parlent ordinairement avec beaucoup de bon sens du peu qu'ils conçoivent, et jamais de ce qu'ils n'entendent pas. Je leur fais du bien, mais sans croire me les attacher ; car on n'attache point son inférieur. Donner est suivre le mouvement de la nature, re-

cevoir, c'est le surmonter. L'homme souffre de toute supériorité, et ne voit jamais sans envie l'inégalité de rang, de talens, de beauté ou de fortune, qui blesse dans le monde la vanité, et dans le peuple la misère. La misère ! ah ! ma Clémentine, je n'ai jamais prononcé ce mot sans une profonde émotion. Sans doute la misère est la plus grande imperfection de la société. Combien il faudrait de vertus, de courage pour la supporter, si elle n'entraînait avec elle une sorte d'avilissement qui altère jusqu'au sentiment de l'infortune !

Je pense que vous avez conservé dans Paris l'habitude de vous lever matin; et comme je suppose que madame d'Hervillé ne changera rien à sa vie ordinaire, vous aurez

le temps de lire, de cultiver vos talens, de parcourir la campagne avec cette bonne Julie, qui sait si bien découvrir les pauvres chaumières. Livrez-vous à l'étude de la botanique dans vos courses matinales : c'est une charmante science, qui attache singulièrement. Chaque brin d'herbe a son nom, sa propriété, sa famille, ses amours. On ne marche plus avec indifférence sur ce gazon peuplé d'amans qui vous offrent encore leur secours salutaire. Que la musique vous délasse et touche votre ame. Ne négligez pas la poésie : peindre et chanter ce qu'on aime, c'est jouir à la fois de son esprit et de son cœur. Pour sentir le charme des vers, il faut des organes délicats, justes, sensibles; pour être poëte, il faut du génie et une ame. Par

l'étude, on peut devenir savant, auteur même; on naît poëte, et dès votre enfance vous annnonciez un goût réel pour cet art charmant. Il faut aimer les arts pour les plaisirs qu'ils donnent, non pour la gloire qu'ils promettent, et se garder surtout de la réputation de femme auteur : c'est la plus pénible à soutenir, et c'est celle qui, en ne donnant que des jouissances imaginaires, cause le plus de peines réelles.

Il est bien certain, ma chère, que le plus grand bonheur d'une femme est d'être ignorée. Cette vérité est si reconnue, qu'un ancien entendant quelqu'un faire l'éloge d'une femme, l'interrompit en s'écriant : « Quel mal t'a fait cette femme » pour parler d'elle? » Attirer l'attention publique, sortir des rangs,



c'est exposer son repos et sa vraie gloire. On ne publie point un ouvrage sans en désirer le succès et sans l'espérer; c'est un appel au jugement de tous : plusieurs seront sévères, et l'éloge ne balance point la critique pour l'amour-propre qui ne sent plus que le trait qui l'a blessé. Que de tourmens, comme auteur en général, et comme femme! combien ils sont multipliés! Le talent d'une femme est comme environné et renfermé dans des bornes si étroites, qu'elle ne peut jamais donner à ses écrits un trop grand mouvement. On cherchera ses sentimens, ses devoirs, son caractère et ses mœurs dans tout ce qu'elle aura écrit. Combien de sujets lui sont interdits! que de couleurs doivent disparaître de sa palette! De

tendres nuances sont à peine permises à son pinceau délicat, et les oppositions lui étant enlevées, son tableau sera doux, aimable comme son sexe, mais n'aura jamais un grand effet, des formes hardies, ni un puissant intérêt. C'est à cette pudeur, à cette réserve du talent que nous devons sans doute nos peu de succès dans le genre dramatique.

Adieu, mon enfant: le plaisir de causer m'a entraînée; voilà une longue lettre, la fin de mon papier m'en avertit, mon cœur ne s'en doutait pas.

LETTRE LV.

La vicomtesse Félicie de Blinville au chevalier d'Orsy.

Paris, 2 avril.

Tout était perdu sans ma vigilance : je ne sais par quel moyen Valérie est enfin parvenue à écrire à son amie, qui heureusement est à la campagne. La réponse, saisie par mes ordres et que je vous envoie, vous fera connaître tous les dangers que nous avons courus. Imitez ce griffonnage de couvent, faites votre éloge et je saurai remettre cette lettre au lieu de la première. Je suis contente de vous : hier vous n'avez

pas quitté Clémentine de la soirée; vous avez su si bien vous emparer de son attention, qu'elle ne s'est pas aperçue d'un entretien de deux heures. Je l'ai vue rougir plusieurs fois, et je suis certaine que tout le monde l'a bien remarqué. L'impatient Solanges ne pouvait supporter ce long tête-à-tête, et jusqu'au froid Gerseil, tous avaient l'air du dépit : elle part pour Hervillé : nous sommes invités, moi, comme indispensable à la bonne tante, vous, comme mon gendre. Pour ne perdre ni ma liberté, ni mes plaisirs, j'irai et viendrai; d'ailleurs je ne puis, ne dois, ni ne veux m'éloigner de M. de Blinville dans ces momens décisifs : pour vous, reçu sans ombrage, vous profiterez de mes conseils, de mon éloignement,

de ma présence, de l'occasion: tout réussira, je le sens à ma joie.

Adieu, répondez vîte au nom de Claire, et pas de distraction. Envoyez Saint-Jean jeter la lettre à la poste de Rouen; le timbre ne laissera aucun doute. Adieu.

LETTRE LVI.

Claire d'Ormilly à Valérie de Blinville.

Au château de Ligny, 25 mai.

Ta première lettre, ma chère, ne m'est point parvenue. Je suis partie très-promptement pour la terre où ma belle-mère passe toute l'année. Ta lettre se sera égarée sans doute, ou me parviendra après m'avoir cherchée inutilement à Paris. Ce voyage subit m'a contrariée d'autant plus, que je n'ai pu trouver le temps d'aller te dire adieu, et qu'il a rendu les renseignemens que tu désires plus longs et plus difficiles à recueillir. J'ai été forcée de me

confier à mon mari, n'ayant que peu de connaissances et encore moins de liaisons intimes; mais je suis sûre de sa prudence et de sa discrétion : je ne crois pas que tu te plaignes de cette confidence. La réponse est arrivée hier au soir : elle m'a fait trembler sur ton sort, et quoiqu'il répugne à la délicatesse de publier les fautes des autres, l'amitié veut que je t'éclaire.

Le chevalier, mon amie, est un de ces hommes que l'on appelle dans le monde un roué. Il a, comme tous ceux qui lui ressemblent, de l'audace, de l'esprit, du courage et beaucoup de graces. Né presque sans fortune, il s'est fait un de ces crédits étonnans qui n'ont de base que des dettes. Ses premiers succès dans le monde sont la cause de ceux

qu'il a aujourd'hui. Il plaît, parce qu'il a su plaire; et comme on fait une mode de tout, il est devenu une des modes de ces femmes qui sans réputation en font cependant une aux hommes qu'elles distinguent. S'il n'était fat qu'auprès d'elles, s'il n'était qu'avec elles perfide et indiscret, il ne ferait en cela que ce dont elles donnent l'exemple, et on n'aurait presque rien à lui reprocher; mais les coquettes qui amusent son esprit ne suffisent pas à sa vanité. Séduire l'innocence, publier ses victoires, abandonner aux regrets les malheureuses victimes de son adresse, voilà les jeux cruels qui plaisent à son ame perfide : Cécile de Valcourt en est l'exemple. Lié avec sa mère, mais secret ennemi des Gensac, le che-

valier voulut se venger sur Cécile d'une ancienne rivalité. A peine elle sortait du couvent qu'il attaqua son cœur avec tout l'avantage du sang-froid et de l'expérience : une femme-de-chambre gagnée ne favorisa que trop ses projets. Cécile aima de bonne foi et se crut aimée. L'époque de son mariage avec M. de Gensac approchait, le jour même en était fixé : timide, obéissante elle ne savait comment échapper à des liens que son amour lui rendait odieux. Le chevalier la surprit un soir se promenant seule dans le jardin de l'hôtel Valcourt et livrée à ses alarmes. Se précipiter aux pieds de Cécile, feindre une tragique douleur, fut un jeu de sa perfidie. Cécile alarmée le conjure de s'appaiser, le plaint, le console. D'Orsy

s'abandonne de nouveau à son désespoir, veut se donner la mort, tire son épée. Le timide enfant que les ténèbres rendent encore plus craintive, tombe sans connaissance dans les bras du monstre, qui ne rougit pas d'abuser de son évanouissment : l'infortunée ne revient à elle que pour sentir son déshonneur. C'est elle alors qui tombe aux pieds du monstre, le supplie de ne pas l'abandonner ; il la relève, la presse dans ses bras, l'engage à se calmer, lui représente que son mariage va réparer une erreur dont il s'accuse, mais dont il est loin de se repentir. « Quoi ! s'écrie Cécile, me marier !
» J'irais porter à M. de Gensac un
» cœur plein de vous, et une épouse
» flétrie ! » Le chevalier est insensible à ce discours. Cécile embrasse

ses genoux, les arrose de ses larmes, lui adresse les prières les plus touchantes : tout est inutile. La voiture de madame de Valcourt se fait entendre, le chevalier s'éloigne précipitamment ; Cécile restée seule s'abandonne au désespoir. Sa mère l'ayant vainement cherchée dans l'hôtel, arrive au jardin : les gémissemens de sa fille lui indiquent sa retraite, elle y vole, trouve l'infortunée dans les larmes. Quel spectacle pour une mère! Madame de Valcourt se précipite vers sa fille, la serre dans ses bras, l'interroge, la presse sur son cœur ; Cécile, à travers ses sanglots, confie à sa mère sa honte et sa douleur. Peins-toi, ma chère Valérie, tout ce que cette malheureuse mère dut ressentir. Un seul espoir lui reste

encore : le chevalier est homme d'honneur; mais Cécile ne partage pas les espérances de sa mère. Madame de Valcourt s'empresse de consulter son frère. Il vole à l'instant même chez le chevalier. Le lendemain, on annonce que le commandeur est dangereusement blessé. A cette nouvelle, Cécile qui devine tout son malheur tombe évanouie. Madame de Valcourt, après avoir secouru sa fille, se rend auprès de son frère: les chirurgiens déclarent que la blessure, quoique profonde, n'est pas mortelle. La malheureuse mère retourne vers sa fille, qu'elle trouve agitée d'une fièvre ardente et dans un violent délire. Cependant votre mariage se sait, d'Orsy lui-même en répand la nouvelle. Cécile alors demanda de rentrer dans son

couvent pour y prendre le voile. Sa mère y consent à regret. C'est ainsi que sans vocation se voit enfermée dans un cloître cette jeune personne qui semblait née pour une si belle destinée. Tels sont, ma chère Valérie, les amusemens de celui auquel on veut t'unir. Je ne te conseille rien ; mais s'il existait quelque obstacle pour parvenir jusqu'à ton père, tu peux employer ton amie, nous te sommes tout dévoués.

Adieu, je me hâte pour ne pas manquer le courrier, et je t'embrasse comme je t'aime.

Tous les habitans du château sont en bonne santé.

LETTRE LVII.

Le chevalier d'Orsy à la vicomtesse Félicie de Blinville.

Paris, 5 avril.

Elle a raison, mille fois raison, la sage Claire. Je suis damnable pour l'aventure de cette pauvre Cécile : je vous avoue que j'éprouve à son sujet beaucoup d'alarmes, je ne suis rassuré ni par l'adresse avec laquelle vous avez surpris cette lettre, ni par l'art que j'ai mis à imiter ce griffonnage et à dire de moi beaucoup de bien que je ne pense pourtant pas (1), surtout

(1) Cette lettre ne s'est pas retrouvée.

aujourd'hui; car j'ai, tout comme un autre, mes momens de modestie. Enfin je savais qu'hier Clémentine allait au couvent prendre congé de Valérie : j'imaginai de me trouver au parloir avec elle. On causait, l'entretien était aimable, lorsqu'une jeune novice s'approche de la grille pour recevoir une lettre : sa voix me trouble, je la regarde au même moment où ses yeux se fixent sur moi : c'est Cécile; elle jette un cri, et tombe évanouie dans les bras de Valérie. On l'emporte, nous restons encore Clémentine et moi; mais on nous fait dire que Cécile est fort mal, que Valérie ne peut redescendre au parloir : alors je m'éloigne rempli de crainte sur les aveux que Cécile peut faire et sur les suites qu'ils peuvent avoir.

Je vous l'ai dit souvent, vos délais me perdront; songez à vous tout comme à moi, craignez que la fortune ne nous échappe.

Je suis d'autant plus inquiet, que j'ai été fort mal reçu à Versailles, et que je suis certain de n'avoir point le régiment qui flattait M. de Blinville : un maudit moment de gaîté m'a perdu.

Vous savez comme je soigne les vieilles femmes : ce sont elles qui font la réputation des jeunes gens, les classent dans la société, et en général je me les attache, surtout celles qui ont du crédit. Vous n'ignorez point tout ce que je dois déjà à la maréchale : c'était sur sa protection que je comptais pour obtenir le grade de colonel. Mon empressement à appeler ses gens, à faire

sa partie, à me rendre à ses soupers, à me trouver là pour lui offrir mon bras, m'avaient valu ses bontés.

Dimanche, j'ai perdu en un instant le fruit de trois ans de servage. Vous connaissez son goût pour le jeu, son avarice, son humeur, son bonnet à papillon, son chignon à la Louis XIV, ses sourcils de fusain, son gros rouge, sa grosse voix, cette gorge antique s'apercevant des deux côtés d'une palatine de point nouée sous le menton par un ruban ponceau.... Dans ce délicieux costume elle venait de faire la partie de la bonne madame de Saint-Albin, qui ne joue qu'au loto et petit jeu. Après s'être égosillée à crier pendant trois heures, *je l'ai*, la maréchale n'avait gagné que douze francs. Furieuse d'un bonheur

inutile, elle avait, dans sa distraction, mêlé ses sourcils à son rouge, son rouge à ses sourcils; une partie de ces attraits étaient retombés, mêlés et confondus, sur cette gorge séculaire et sur le point d'Alençon. Je passe, elle m'appelle, et me montrant ses deux écus qu'elle frappait tristement l'un contre l'autre : Ah! chevalier, me dit-elle d'un ton pitoyable, *toute une nuit pour deux écus !* Malheureusement je la regarde, et m'écrie en riant aux éclats : *ma foi, madame, je ne vous l'aurais pas payée ça.* Chacun sourit, mais, furieuse, elle s'élance hors du salon et emporte avec elle mon régiment.

Adieu, ma belle amie, songez qu'il n'est qu'un temps pour le bonheur; ne laissez pas le mien

m'abandonner ; jouissons, il en est temps, et détruisons par un prompt hymen toutes les craintes qui m'assiègent.

LETTRE LVIII.

La vicomtesse Félicie de Blinville au chevalier d'Orsy.

Paris, 10 avril.

Vous avez eu tort, il faut ménager les puissances. L'esprit coûte souvent plus cher qu'il ne vaut, et le succès d'un bon mot ne peut égaler le mal qu'il cause. On afflige un être qui rarement l'a mérité; car le bon mot est un trait prompt, lancé toujours par hasard et qui retourne souvent vers celui qui l'a décoché. Tout en aimant la méchanceté on hait les méchans; c'est la pire des réputations. Vous vous êtes déjà

souvent repenti de vos plaisanteries ; si une fois on vous reconnaît pour un méchant, vous êtes perdu, haï, méprisé. On vous recevra par crainte; mais l'amitié et la confiance fuiront devant vous : le monde est si bizarre, qu'en général une mauvaise action est plutôt oubliée qu'une épigramme. Redoutez ces jeux d'esprit; craignez le public, les réputations factices ne doivent point l'irriter.

Je suis presque fâchée de l'aventure de la petite : à peine éclose la voilà flétrie. Ses amours de pensionnaire n'ont pas le sens commun, et vous êtes un fou d'avoir exposé pour une soirée lamentable votre vie et votre fortune; mais, quels que soient vos dangers, votre mariage sera le prix de ma vengeance. Rien ne peut me décider à en hâter l'ins-

tant : un grand éclat, qui perde Clémentine, peut seul vous mériter Valérie. N'espérez pas me fléchir: rien ne peut appaiser mon courroux, il s'augmente avec sa beauté et s'accroît de tous ses succès. Adieu.

LETTRE LIX.

Cécile de Valcourt au chevalier d'Orsy.

A l'abbaye aux Bois, le 8 avril.

Si vous avez revu l'infortunée Cécile, n'en éprouvez nulle inquiétude, monsieur le chevalier; ne craignez pas qu'elle vous punisse des maux qui lui viennent de vous. Elle sait souffrir et ne sait point se venger: elle sait aimer et ne sait point haïr; elle renfermera dans son cœur ses chagrins et sa honte. Vous avez détruit mon bonheur avant même que je susse le connaître; vous avez

condamné ma jeunesse aux regrets et ma vie entière au repentir ; je vous pardonne : j'étais née sans doute pour le malheur, puisque je vous vis et vous aimai ; vous vous êtes fait un jeu cruel d'enflammer un jeune cœur, de l'arracher à ses devoirs, de rompre des nœuds qui assuraient sa félicité. Ma réputation, le sort de toute ma vie, n'ont pu vous arrêter ; la douleur d'une tendre mère ne vous parut pas un obstacle, et peut-être n'avez-vous pas une fois reporté votre pensée sur vos victimes. Si je me suis évanouie en vous retrouvant, ne l'attribuez pas à l'amour : c'était la première fois que vous vous offriez à mes regards, depuis qu'arrachée par vous des bras d'une mère, j'ai été rejetée à jamais dans le silence et

les austérités d'un cloître. Votre vue m'a rappelé tout à la fois le bonheur que vous m'avez ravi, ma réputation flétrie.... Ma mère.... mais, je vous le répète, je vous ai pardonné. Ne haïssez pas cette pauvre Cécile, oubliez-la plutôt que d'y penser avec amertume. Puisse Valérie vous rendre à jamais heureux, et puissiez-vous tous deux, dans une union durable, trouver cette félicité qui n'approchera jamais de mon cœur.

LETTRE LX.

Clémentine, marquise de Valcé, à madame de Sylly.

Hervillé, 26 avril.

Nous sommes arrivées depuis huit jours, mon amie, mais seules, et je n'ai pu trouver le temps de vous écrire. Ma tante, pour qui une heure de retraite est un siècle d'ennui, ne m'a pas laissé un moment de liberté. Nos matinées se sont passées en arrangemens nécessaires, nos soirées à jouer au piquet ou au trictrac jusqu'à deux heures du matin. Vous jugez combien je me suis contrainte, moi qui ne puis souffrir le

jeu, qui ne veille point, et dont la santé est encore languissante : heureusement mesdames de Marsat et de Milleville sont arrivées, mon oncle le commandeur et un de leurs amis; on s'occupe des visites à faire aux environs; le wisk ne manque plus d'acteurs, j'ai enfin ma liberté : aussi me suis-je couchée de bonne heure hier au soir, pour me lever matin, admirer la campagne et vous écrire.

A notre arrivée ici, tout était encore triste, dépouillé; l'hiver étendait encore sa main glacée sur ce beau parc et sur les environs, un vent affreux agitait les arbres, de sombres nuages voilaient le ciel; mais aujourd'hui le printemps vient d'arriver avec son cortége de fleurs et de verdure : en vingt-quatre

heures, toute la campagne s'est embellie, comme par un magique enchantement. Ce parc est superbe, la rivière le baigne d'un côté; son étendue, la beauté des arbres, la vue, tout en est admirable. Une prairie charmante le termine : malgré la régularité des allées, leur froide symétrie, je m'y suis promenée avec délices presque toute la journée, la soirée surtout était ravissante.

Oui, mon amie, à l'aspect de ces douces images, mon ame a goûté un moment de paix.

La vicomtesse doit arriver dans peu de jours : elle marie sa belle-fille à un jeune homme dont elle fait le plus grand éloge, et qui doit l'accompagner.

Adieu, ma digne amie : ma santé

est toujours faible, mais j'espère du bon air. Je vois qu'il me sera plus facile que je ne l'avais espéré, de rester seule. J'ai déjà établi mes pinceaux dans un boudoir bien éclairé, ma harpe doit arriver demain : on dit que la musique est dangereuse aux cœurs sensibles, aux malheureux.... Je le crois, mais elle est aussi le remède aux maux qu'elle rappelle ; les larmes qu'elle excite coulent avec plus de volupté.

LETTRE LXVIII.

Clémentine, marquise de Valcé, à madame de Sylly.

Hervillé, 12 mai.

Nous avons déjà, mon amie, fait ici et reçu les visites d'usage ; j'ai vu plusieurs personnes aimables, dont la société m'a paru faite pour me convenir. J'ai surtout remarqué une jeune personne qui me plaît beaucoup : on la nomme Rosa : c'est la fille unique de M. Dolban, ancien militaire, qui a placé sa vie entière dans son enfant. Une demoiselle d'un mérite très-supérieur élève Rosa, et remplace la mère qu'elle

a perdue. Rosa est extrêmement blonde, d'une blancheur éblouissante; elle est pâle, très-mince, d'une délicatesse extrême, a tout au plus seize ans; l'accent de sa voix a une sensibilité qui émeut; elle a je ne sais quoi de paresseux qui n'est ni tendre, ni insouciant; elle agit fort peu, assez lentement, mais avec une grace, une légèreté que je n'ai vues qu'à elle seule. On ne l'entend pas marcher : quand elle se promène, on croirait voir une ombre heureuse. Rosa sera riche. Son père la mariera, dit-il, quand il aura trouvé un homme digne d'elle, et dont il aura étudié pendant deux ans les mœurs et le caractère; il ajoute qu'il regarderait comme un séducteur, comme un attentat à l'autorité paternelle toute démarche

trop directe auprès de sa fille : ces paroles la font rougir, mais d'une rougeur si douce, qu'à peine elle colore son teint. Rosa est inégale dans sa gaîté, quelquefois c'est un enfant qui folâtre et rit de tout, plus souvent elle rêve, paraît profondément préocupée. Le rire lui sied bien, la tristesse lui sied mieux ; elle me plaît beaucoup, cherche à se rapprocher de moi : ce serait une aimable compagne dans mes promenades, si nous continuons à nous plaire.

Adieu, mon amie, aimez Clémentine. Si elle a pu négliger quelquefois vos avis, soyez indulgente pour sa position, et n'oubliez pas que sa tante bien souvent dispose d'elle.

LETTRE LXII.

La vicomtesse Félicie au chevalier d'Orsy.

Hervillé, 15 mai.

Je suis chez elle depuis lundi, je ne m'y ennuie pas; un voisinage nombreux amène ici une foule d'originaux dont la variété me divertit. Parmi eux, j'ai déjà remarqué un joli homme qu'il faudra enlever à une petite blonde fort agréable, qui, malgré qu'elle ait à peine quinze à seize ans, sait déjà aimer et plaire. Mais ce roman-là ne doit pas être fort intéressant. Les faveurs

qu'accorde l'amour à cet âge, se bornent à une fleur offerte ou dérobée, à quelques billets écrits en tremblant et reçus de même. Les obstacles, il est vrai, enflamment les désirs; mais aux désirs il faut l'espérance : et qu'espérer d'un enfant que ne quitte pas plus que son ombre une grande femme sèche attentive, qui, l'oreille au guet, les yeux fixés sur son élève, prévoit tout, devine tout, s'oppose à tout : je veux lui enlever une conquête dont elle ne peut encore connaître tout le prix. Pour juger Dolbreuse, pour sentir combien il est digne de plaire; il faut savoir réfléchir et comparer. Rosa ne voit en lui qu'un jeune homme aimable, et dont elle se croit aimée. Pour une femme qui a de l'expérience, il

est un de ces être rares que la nature a créé avec tant de perfection, qu'elle semble avoir craint de gâter par un seul défaut un si charmant chef-d'œuvre.

Dolbreuse a vingt-trois ans. Sa figure serait délicieuse, quand bien même la régularité de ses traits ne serait pas embellie encore par l'expression d'une profonde sensibilité. Cette physionomie pleine d'ame varie encore à chaque instant selon les émotions du cœur qui l'anime. Dans nos jeux, elle exprime la gaîté, dans nos entretiens la raison, l'esprit ou le sentiment. Joignez à ces dehors enchanteurs une modestie vraie, des talens, un caractère doux, enjoué, de l'adresse; dans le plus léger mouvement un

tact fin, délicat, cette réserve qui annonce de la mesure ; cet abandon qui promet de la sincérité, et vous n'aurez encore qu'une faible idée de Dolbreuse. Ah ! que ceux que j'ai rencontrés dans le monde étaient loin de lui ressembler ! Qu'ai-je vu ? de l'audace, du jargon, de la fatuité, souvent même de la sottise. Qu'ai-je inspiré ? de passagers désirs, qui ne flattèrent que ma vanité. Mon imagination n'a joui d'aucune illusion ; jamais un soupir n'échappa à mon cœur ; il n'a palpité que d'envie.... et je me suis crue heureuse ! Mais si j'eusse été plus sensible, qu'eussé-je obtenu de ceux qui m'ont offert leurs hommages ? En était-il un seul capable d'éprouver ce sentiment profond et sublime, cet entier oubli de soi-même et de

tout ce qui n'est pas l'objet aimé? Plus j'y songe, plus je me sais gré d'avoir été coquette, plus je me promets de l'être toujours.

Je reçois à l'instant une lettre de M. de Blinville : il est souffrant, il me rappelle. Je comptais vous attendre ici. Mais puisque vous ne pouvez arriver que demain, je partirai pour Paris après le dîné. Venez me trouver ce soir chez mon mari, étant malade il se couchera de bonne heure. J'aurai le temps de causer avec vous, et de vous donner vos instructions.

Adieu, on vous attend lundi, je ne sais si j'irai d'ici là à Paris; le joli voisin m'occupe furieusement. Ces romans de jeunes cœurs ne sont pas

fort vifs. Je n'imagine pas qu'il soit difficile d'éclipser cette rivale : s'il résiste, on sait l'art de vaincre. Adieu.

LETTRE LXIII.

Le chevalier d'Orsy à la vicomtesse Félicie.

Hervillé, le 22 mai.

Je suis arrivé ici selon vos ordres; il était trop matin pour voir la tante : je me suis présenté chez la nièce, votre lettre à la main; je l'ai trouvée dans son boudoir, et belle au-delà de toute expression. Elle peignait, son visage était animé d'un feu céleste : je fus frappé de son éclat; mais je cachai mon étonnement, et j'eus le temps de me remettre tandis qu'elle parcourait votre billet. Après la lecture, les plus beaux yeux du monde

se relevèrent sur moi, un sourire charmant me remercia de mon message, nous parlâmes bientôt de vous. Je m'aperçus qu'elle me traitait comme un homme près de se marier et sans conséquence; je me promis beaucoup de cette heureuse sécurité : je parlai de Valérie avec ardeur en me plaignant de son indifférence; je peignais le bonheur de l'amour partagé. Je vis Clémentine rougir plusieurs fois, elle retenait à peine ses larmes : je m'aperçus qu'il était facile de toucher son cœur, d'émouvoir ses sens; c'était beaucoup de progrès en un quart d'heure... Mais l'importune Julie vint étaler quelques chiffons, déranger des porcelaines, enfin me chasser : car je ne reste jamais où l'on me gêne.

J'ai vu la jolie blonde dont sans doute le chevalier est à vos pieds ; car vous êtes si vive dans vos mouvemens, que vouloir et atteindre ce n'est pour vous qu'une même chose. Mais, Félicie, l'amitié doit vous avertir : je m'alarme sur votre repos. Je vous l'ai dit, votre lettre m'avait fait trembler : votre dernier entretien a confirmé toutes mes craintes. — En me parlant de Dolbreuse, votre regard en disait mille fois plus que votre bouche ; votre voix était émue, vos expressions avaient du naturel, votre gaîté avait disparu, le sourire malicieux n'errait plus sur vos lèvres ; une légère teinte de mélancolie troublait l'éclat de vos yeux, une langueur sentimentale remplaçait la piquante coquetterie. Félicie, je

vous aime, votre situation m'effraie : souvenez-vous *qu'une coquette devenue sensible est un roi qui abdique.* Croyez-moi, rendez-bien vîte à Rosa son dangereux adorateur, car elle est d'une pâleur mortelle : je me meurs d'envie de la consoler. Mais, hélas ! il faut me tenir en garde contre les tentations, pour ne pas risquer plus qu'elles ne valent.

Cécile de Valcour d'ailleurs m'a dégoûté des amours de petites filles : une mère, des oncles, des tantes, une famille entière sur les bras, des désespoirs..... N'a-t-il pas fallu me battre avec ce brave commandeur, à qui j'ai donné à regret deux grands coups d'épée ? J'avais séduit sa nièce, j'avais tort, et j'étais honteux de me battre contre lui ; mais

il me pressait vigoureusement, et l'on ne peut pas se laisser tuer.

Madame d'Hervillé me fait demander pour une promenade : adieu, je fermerai ma lettre ce soir.

Je reviens à vous, ma belle amie, mais avec un peu de trouble et la tête un peu animée; je ne sais d'honneur si je n'éprouve pas un léger battement de cœur. Nous nous sommes promenés dans la triste allée d'ormes qui est devant le château, je donnais soigneusement le bras à la tante; mais un petit coup de vent ayant agité les calèches de taffetas noir des douairières, elles se sont décidées à rentrer, en exigeant que Clémentine et moi nous achevassions notre promenade : vous devinez avec quelle joie j'ai obéis, combien j'éprou-

vai d'émotion en recevant le bras délicat de la nièce en échange de celui de la tante ; cependant j'ai su dérober mon empressement, et j'ai d'abord plutôt suivi la marquise que je ne l'ai accompagnée. Il n'y avait plus là de Julie à craindre. Je ne puis vous dire avec quelle ivresse j'ai senti ce beau bras s'appuyer sur le mien. Le vent qui agitait ses beaux cheveux m'enivrait de leur parfum ; dans cet air embaumé je sentais ma tête s'étourdir, mon sang s'agiter et courir avec une force inexprimable. Nous entrons en silence dans le petit bois, dont les routes semées de fleurs conduisent au temple de l'amour. Là nous nous asseyons. Dans un séjour consacré à ce dieu charmant, j'ai cru que l'on pouvait parler son langage.

J'ai repris l'entretien du matin, assez juste où j'en étais resté : j'étais écouté avec la plus grande émotion, je me faisais un plaisir secret d'agiter à mon gré cette ame neuve et pure qui recevait tous les mouvemens que ma diabolique imagination se plaisait à lui inspirer.

Je ne parlais que de Valérie, de l'indifférence de son cœur, de ce que le mien aurait à souffrir ; mais en parlant j'étudiais attentivement cette belle personne : bientôt je passai à un tableau plus intéressant pour Clémentine, celui de l'amour malheureux : ses pleurs alors coulèrent avec abondance. Dans cet instant je pensai qu'il était à propos de pleurer aussi, et j'inondai de larmes une de ses belles mains, qu'elle ne chercha point à retirer. Elle était appuyée

sur l'autre; ses yeux, parés de leur douleur, s'élevaient au ciel, se reportaient un moment sur moi et retombaient langoureusement sur la terre. Le vent ayant redoublé, nous contraignit à regagner le château. Pendant la route je fus triste, préocupé, je soupirai même; j'osai presser sa modeste main sur mon perfide cœur, un doux sourire accompagna ces paroles que prononça Clémentine : Elle sera sensible. Rentrés tous deux dans le salon, Clémentine me sembla rêveuse, je feignis tout le soir une profonde mélancolie; elle y parut sensible : enfin, ma journée est finie, je crois l'avoir bien employée.

Adieu : donnez-moi de vos nouvelles.

LETTRE LXIV.

La Vicomtesse Félicie au chevalier d'Orsy.

Paris, 25 mai.

Que la candeur est simple et que l'innocence est facile ! Savez-vous bien que je suis fort contente de vous ? continuez, elle sera bientôt à nous. J'aime à voir ce cœur tendre s'ouvrir à la pitié, et se préparer ainsi à tous les autres sentimens ; excitez surtout sa confiance. Dépositaire de ses soupirs encore chastes, soyez adroit; enflammez son imagination, conduisez la par degré à des désirs dont vous pro-

fiterez avant qu'elle ait prévu le danger : qu'elle se croie en sureté, elle est perdue ; surtout conservez cette expression sentimentale, mais n'allez pas soupirer si haut que je vous entende : car je ne pourrais m'empêcher de rire, mais de ce rire qui se communique et auquel vous ne pourriez résister.

Oui, le chevalier de Rosa est à mes pieds ; il est encore constant, mais il brûle d'être infidèle : ce désir est loin de contenter ma vanité, encore plus de satisfaire mon cœur : non, l'hommage de Dolbreuse n'est rien pour moi, s'il n'entraîne le don de toute son ame.

M. de Blinville se porte mieux, et me presse de retourner à Hervillé, j'y serai dans deux jours. Le chevalier retourne chez M. Dolban.

Je ne crois pas avoir à redouter la présence d'un enfant qui ne sait qu'aimer, et ignore encore les secrets de l'art de plaire ; je veux sous ses yeux même les déployer tous : mon triomphe en sera plus sûr et plus éclatant : je veux jouir de sa pâleur, de sa jalousie, de ses larmes, je veux enfin qu'il me les sacrifie sans rien devoir à l'absence. Je sens pour Rosa des mouvemens de haine : ah ! comment lui pardonner d'avoir touché le cœur de Dolbreuse ? Ai-je jamais pardonné à une femme ses succès ? les femmes peuvent-elles se les pardonner ! Celles dont la beauté ou le talent rassure l'amour-propre sont moins susceptibles de jalousie.

Si je conseillais une jeune femme et que je voulusse réellement son

bonheur et sa réputation, je lui dirais : Fuyez les laides, elles sont envieuses et méchantes : soyez plutôt la moins jolie ; sacrifiez à la vanité : c'est une déesse qui ne pardonne qu'à l'humilité.

LETTRE LXV.

Clémentine, marquise de Valcé, à madame de Sylly.

Hervillé, 2 juin.

Nous avons eu chez Rosa une fête charmante : c'était, mon amie, celle de son père ; elle en avait ordonné tous les plaisirs avec cette sensibilité qui l'anime : on n'avait ni bal ni spectacle ; la somme qu'ils eussent coûtée fut employée à relever une chaumière, à rétablir le jardin détruit par l'orage, à rendre enfin au bonheur une famille pauvre et nombreuse. Rosa couronnée de fleurs nous conduisit sous ce toit

champêtre : elle tenait son père par la main. En entrant dans la cabane elle présente à son père cette famille parée de ses bienfaits, et lui dit avec attendrissement : » Cher » papa, c'est ta fête : une bonne » action est tout ce qu'ose t'offrir » l'enfant qui voudrait t'imiter. Si » Rosa a fait aujourd'hui quelque » chose de bon, elle le doit à ton » exemple, reçois-en l'hommage. » Vous jugez, ma digne, amie, comme ce bon père était ému, comme il pressait sur son cœur sa charmante fille : tous les enfans de la maison vinrent offrir des fleurs à M. Dolban. Le chevalier Dolbreuse, témoin de cette scène, en fut touché jusqu'aux larmes; il sortit un moment, rentra plus calme, embrassa M. Dolban. Vous êtes

attendri, lui dit ce bon père... je le crois ; convenez, ajouta-t-il plus bas, que ma Rosa est un ange. Nous passâmes tout le jour dans cette cabane, on walsa vers le soir, nous nous retirâmes à neuf heures. M. Dolban tenait sa fille dans ses bras, elle le pressait sur son cœur... Hélas ! que je suis loin du temps où je goûtais de si doux plaisirs ! que la vie inanimée à laquelle je me vois condamnée était peu faite pour mon cœur ! O mon amie ! que de sources de délices se tarissent dans mon sein ! A quoi me serviront les penchans auxquels la nature avait porté mon ame ? Hélas ! jetée au milieu du monde, sans appui, placée si loin de tout ce qui convient à mes mœurs douces et mélancoliques, une dissipation fati-

gante m'agite et ne peut me distraire; j'espère cependant trouver quelques douceurs dans mes rapports avec Rosa. Elle a dans le caractère un intérêt singulier : personne ne porte plus loin la bienfaisance ; ses jours sont tous marqués par une bonne action ; sa sensibilité est extrême : c'est à elle que j'attribue l'inégalité de son humeur ; un rien l'agite, peu de chose la calme : je lui crois déjà un sentiment vif pour le jeune Dolbreuse, officier aux gardes-françaises, fils d'un ami de son père. J'imagine que quelques obstacles s'élèvent encore entre les jeunes gens ; car ils dissimulent le plus possible leur sentiment ; je crois aussi qu'ils ne sont pas sans espoir, et que mademoiselle Vilson, qui élève Rosa,

est dans leur confidence; je m'aperçois aussi que Rosa serait volontiers jalouse, car ses yeux ne me quittent pas : quand je parle par hasard au chevalier, la vicomtesse surtout paraît lui donner de l'ombrage. Rosa m'a déjà confié qu'elle ne se plaisait point avec elle.

Nous fîmes hier une course qui pensa m'être funeste, mais qui n'eut aucune suite fâcheuse. Félicie me proposa de nous rendre en voiture au bois de Boulogne, et là de monter à cheval : elle devait, disait-elle, me prêter un cheval très-doux. J'acceptai, le bois était plein de monde: un balon qui devait s'enlever avait attiré tout Paris; nous l'ignorions et nous cherchions à éviter la foule en nous promenant dans les contre-allées, nous allions au pas; Félicie

me propose un temps de galop, passe rapidement, fouette mon cheval, qui s'emporte, s'élance à travers les taillis, tandis que Félicie poursuit sa course. En vain j'essaie d'arrêter la mienne : il fallut me jeter à bas du cheval pour n'être pas renversée par les branches. Je me trouvai alors seule, à pied au milieu du bois. Heureusement le chevalier d'Orsy qui passait en phaéton ayant vu à travers les arbres fuir un cheval sellé pour une femme, descendit, laissa sa voiture dans l'allée, et vint offrir ses services sans savoir encore quelle était la personne qu'il secourait : il ne fut pas peu étonné en me voyant. Il m'offrit de monter dans sa voiture; celle de Félicie devait se trouver à la porte du bois : j'engageai le chevalier à m'y conduire

il s'y prêta de bonne grace; mais la foule était immense: il fallut suivre et reprendre la file. Ce ne fut que plus d'une heure après, que nous rejoignîmes enfin la vicomtesse, qui était dans la plus vive inquiétude; son postillon avait rattrappé le cheval : nous en fûmes tous quittes pour la peur. Nous revînmes à Hervillé, un peu tard à la vérité; on y rit beaucoup de l'aventure, parce que je n'avais point de mal. La vicomtesse est repartie pour Paris, le chevalier est encore ici. Je me propose d'aller voir Rosa ce soir, pour l'engager, ainsi que son père et mademoiselle Vilson, à souper avec nous. Adieu, mon amie.

LETTRE LXVI.

Le chevalier d'Orsy à la vicomtesse Félicie.

Hervillé, 25 juin.

AH ! mon amie, mon ange, ma bienaimée, sauvez-moi du piége où vous seule m'avez conduit, secourez mon cœur, soutenez ma raison qui expire. Je suis à vos pieds où je me dépite comme un enfant que l'on enchaîne. Je l'avoue à ma honte, j'en suis furieux, cette femme touchante m'a vaincu, je ne suis plus le maître de la trahir : tous mes projets s'évanouissent contre sa candeur et sa beauté. Toutes mes émotions

se changent en respect, en adoration. Oh! quel est donc le pouvoir unique de l'innocence! Je l'aime, je l'admire et n'ose profaner d'un désir sa céleste beauté! son air ingénu, ses graces naïves, sa confiance, tout m'arrête. Seul avec elle, je baisse les yeux, mes regards n'osent s'élever jusqu'à elle. O grand dieu! que je suis loin maintenant du pouvoir, de la volonté même de la perdre! Cent fois votre secret et le mien ont erré sur ma bouche : hier encore, quand elle me remerciait de l'avoir secourue au bois de Boulogne, je fus au moment de me jeter à ses pieds et de lui avouer que tout cela, qui n'était qu'un jeu, n'avait pour objet que de la montrer à tout Paris seule avec moi dans mon phaéton. Il me semble que près

d'elle mon cœur rejette nos perfidies et veut forcer ma bouche à les avouer. Quand sa main se pose modestement sur mon bras, quand sa bouche me sourit, un feu prompt et subtil comme l'air parcourt tout mon corps; mais une voix secrète me crie... Arrête... et me fait rougir de mes transports. Il faut l'avouer, jamais la plus piquante des femmes, dans les momens même les plus ravissans, ne me fit éprouver ce que je ressens près d'elle. Oui, ma divine amie, les femmes nous font ce que nous sommes; nos ames dépendent de l'impression qu'elles leur donnent, leurs vertus nous forcent à devenir délicats, comme leur coquetterie nous rend perfides. O femmes! quand vous le voudrez, nous serons vertueux; de vous seules

«cpendent nos mœurs, nos caractères et nos ames; plus nous sommes emportés et violens, plus votre empire est certain : le seul homme sans sans passion est lui, tous les autres deviennent ce que vous êtes ou ce que vous voulez. Secourez-moi, Félicie, je meurs d'amour, je suis désespéré : ne comptez plus sur moi, je ne puis plus m'armer contre elle; venez, venez bien vîte, ne perdez pas avec votre chevalier les momens chers de la vengeance; songez que que je ne suis plus à moi, et que j'ai besoin de tous vos secours contre la passion la plus violente que l'on ait jamais ressentie.

Fin du second Volume.

